

Thibaud Saintin

# Dix promenades de confinement

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Préambule.....                                           | 4   |
| 1. Il va bien falloir aller marcher quelque part.....    | 8   |
| 2. On n'y pensait guère.....                             | 15  |
| 3. Premiers pas vers le Wat Ton Sai.....                 | 35  |
| 4. Bang Kachao, une province dans l'autre.....           | 53  |
| 5. De la loose aux flamboiements.....                    | 75  |
| 6. Ramkhamhaeng plus : un avant-goût de loin.....        | 95  |
| 7. Alors on est parti d'un temple au nom de poisson..... | 114 |
| 8. Puis on a continué entre ces deux eaux-là.....        | 141 |
| 9. Chinatown se remet bien, merci !.....                 | 178 |
| 10. Vers Sai Yok et au-delà.....                         | 195 |



*Date de la publication, mots-clés, rubrique, et autres liens...* On trouve, dans la publication originale sous forme de blog, beaucoup de renvois à un *hypertexte* dont la page se moque bien et peut considérer comme de la pollution. Si toutefois cette initiative de tout réunir en un seul fichier imprimable peut nous rapprocher, ça me réjouit.

Ce 9 octobre 2022, il existe dans *Gaïa GPS* une carte numérique spontanément intitulée *Balades de (dé)confinement* – titre ici simplifié. Cette « carte » est l'enregistrement GPS, depuis janvier 2020, de cinquante-deux promenades à pied, soit environ cinq cent kilomètres parcourus principalement dans les canaux (les *khlongs*) de Bangkok et de ses environs.

On trouve ici une sélection des dix promenades dont il reste une trace sur le blog.

S'il fallait aussi faire un livre et le dédier, ça irait en premier à mes/nos parents : eux si loin, je tentais, par l'écriture illustrée de photographies sur un blog, de leur *faire sentir* l'immédiateté du quotidien d'ici – pour eux étrangère. Nous sommes, nous autres leurs enfants, déjà grands : déjà parents, mais *partis*, et même installés depuis plus de vingt années dans ce lointain-là. C'est à eux qu'on s'adressait en écrivant. C'est Maman, l'été d'après la grande crise venu, qui m'a suggéré de recueillir ces lignes en une seule chose qu'on tiendrait dans les mains et que Papa pourrait relire au lit.

Bien sûr il faut aussi remercier Claudia que ses jambes ont portée jusque là, qui a accepté tant de « freinages d'urgence » à moto pour trouver, au fond d'une avenue de banlieue, le temple reculé d'où l'on partirait – et qui même interrompait quelque conversation laborieuse pour nous recentrer : « Bon... alors, quand est-

ce qu'on va marcher ? ».

Il y a aussi Johan, Laurence, Nicolas, Sylvain Sôm, Takae, Thierry, Wanchai... : tous ceux avec qui nous avons aussi « marché dans les khlongs », trouvé le petit passage discrètement aménagé contre un mur de parpaings – entre le village *high-so* privé et gardé (où l'on entre l'air de rien, en faisant semblant d'en être, jouant de notre statut d'*aliens*) et le village d'ouvriers qui viennent y travailler – quitte à se faire regarder de travers pour avoir trouvé le passage en question.

Il y a Jean-François, patient arpenteur et décelateur de pistes, accompagnateur des rêves et de l'espoir, celui qui fait regarder le ciel en se disant : « ah, ben tiens... j'avais jamais remarqué que... ». Celui qu'on vient chercher sous la pluie, ou jusqu'en Belgique sans – pour une fois – maudire l'idée de visioconférence.

Bien sûr il y a Véro et Côme qui m'encourageaient à partir râler un peu plus loin, revenir à

la nuit (tout puant de sueur et de salissure des khlongs, aux rejets d'échappements mêlée), et que je faisais parfois profiter d'un riz au crabe ramené du *soi* 48 sur la route du retour, avant de me jeter sur une bière.

Et bien sûr il y a Véro tout court qui m'avait un jour (il y a... quoi.. vingt-cinq ans ?) dit au téléphone qu'il fallait répondre *oui* ou *non* – avant l'ère des portables – à une proposition de poste « en Asie » dont on ignorait encore qu'elle nous emmènerait si loin – et pourtant si proche, mais de quoi, de qui ?

# 1. Il va bien falloir aller marcher quelque part

Mars 2020



On n'a pas pu *rentrer* cet été là, ne serait-ce qu'une semaine. Plus que jamais comptent les « petites photos » envoyées par *WhatsApp* à ceux que je n'ai pas vus depuis des mois, et

pour lesquels le verbe "mourir" a du sens – et nous lie.



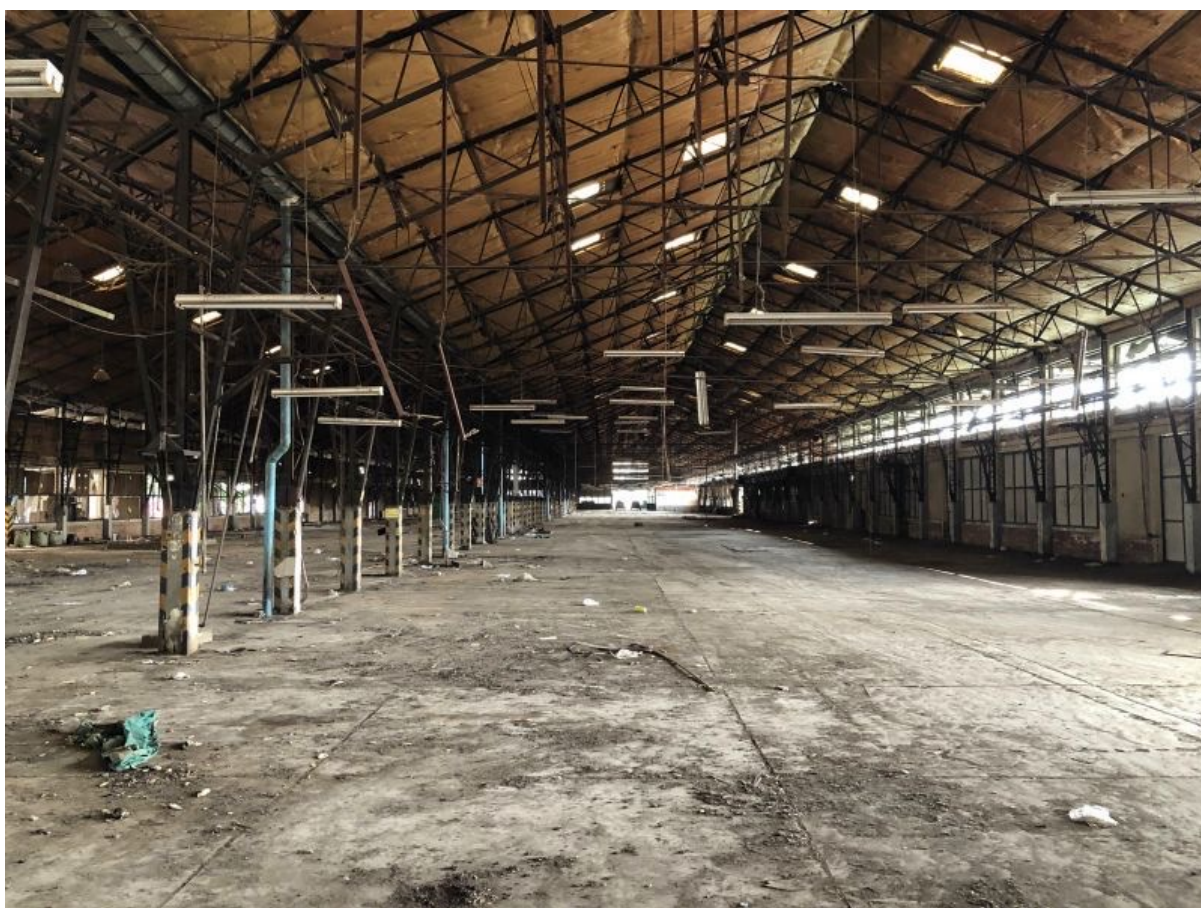
Avec les copains, on en jouait presque, au début, de cette histoire... D'abord les lieux de

haute sociabilité fermaient. Pourtant, Dieu c'est que c'est sociable, par ici.

Mais il restait les parcs : on faisait des tours à *Lumphini*. C'était plein de monde. Les haut-parleurs ne diffusaient plus seulement l'hymne national à dix-huit heures, mais aussi des instructions – immédiatement démenties, reléguées au rang d'absurdités, d'hypocrisie, par la simple présence des autres tout autour, bien au-delà de ce qui était autorisé dans le domaine de la présence : l'ordinaire, ici, c'est de faire semblant et de s'amuser de montrer qu'on le fait, pour l'amusement ou presque. Ensuite, on s'arrange.

Alors, on s'arrangeait. C'était avant la peur. Et, puis non seulement les écoles, mais les parcs ont fermé, eux aussi.





Alors on allait à côté du parc : il restait les anciennes usines de tabac, vidées, abandonnées.

Et puis elles ont fermé à leur tour. Rapidement, on se rendait compte qu'on incarnait la maladie : on était la cause, l'être à fuir, le *farang*. Le suspect.



Peu à peu le rituel de la balade « de (pseudo-) confinement » s'est installé. J'ai renoncé à un trimballer le « gros » appareil, parce que marcher suppose la légèreté, et le téléphone fait l'affaire. On cherche dans les petits quartiers, aux alentours des usines de tabac... Et puis là encore, ça ferme.





Nous voilà comme des touristes d'antan, dans « des pays imbéciles où jamais il ne pleut » – ou bien où il pleut tellement au-delà de toute pluie que ce n'est plus pleuvoir, et qu'on se demande jusqu'où *commence* l'inondation.

S'ouvre ainsi cette petite série-souvenir de « reportages » d'un étranger/familier parmi d'autres, resté dans un étrange sur-place exploratoire – une sorte "d'ailleurs" pour les siens, mais qui est son *ici* de tous les jours.

## 2. On n'y pensait guère

Février 2020

En février, il était question de la « grippe du Wuhan », et l'on entendait parler de mesures à venir.

Nous avons eu la chance de pouvoir partir quand même à Taïwan, avant les fermetures de frontières, et de nous y sentir accueillis. Le pays vivait encore pourtant dans le souvenir du SARS de 2003-2004. On ne parlait pas encore de quarantaine, en Thaïlande...



...mais à Taïwan, si. Pas pour les touristes ; pour tous ceux qui, revenant au pays, allaient voir leur famille. Pour autant, nous avons eu le sentiment que là-bas, c'était moins un traumatisme ou une peur panique qu'une *expérience*. Partout où nous sommes allés, nous avons été *scannés*, interrogés sur notre provenance : venus de Thaïlande et d'apparence « caucasienne », nous étions potentiellement louches. Une collègue taïwanaise de

V., arrivée presque en même temps que nous, a dû rester coincée dans son hôtel sans pouvoir aller voir ses propres parents. Il aurait fallu qu'ils s'isolent eux-mêmes quinze jours, après sa visite, ce qu'elle ne voulait pas leur imposer. Elle est rentrée bredouille là où elle travaille, à Bangkok.



On ne savait pas encore que Taïwan serait le premier pays à sortir presque immédiatement

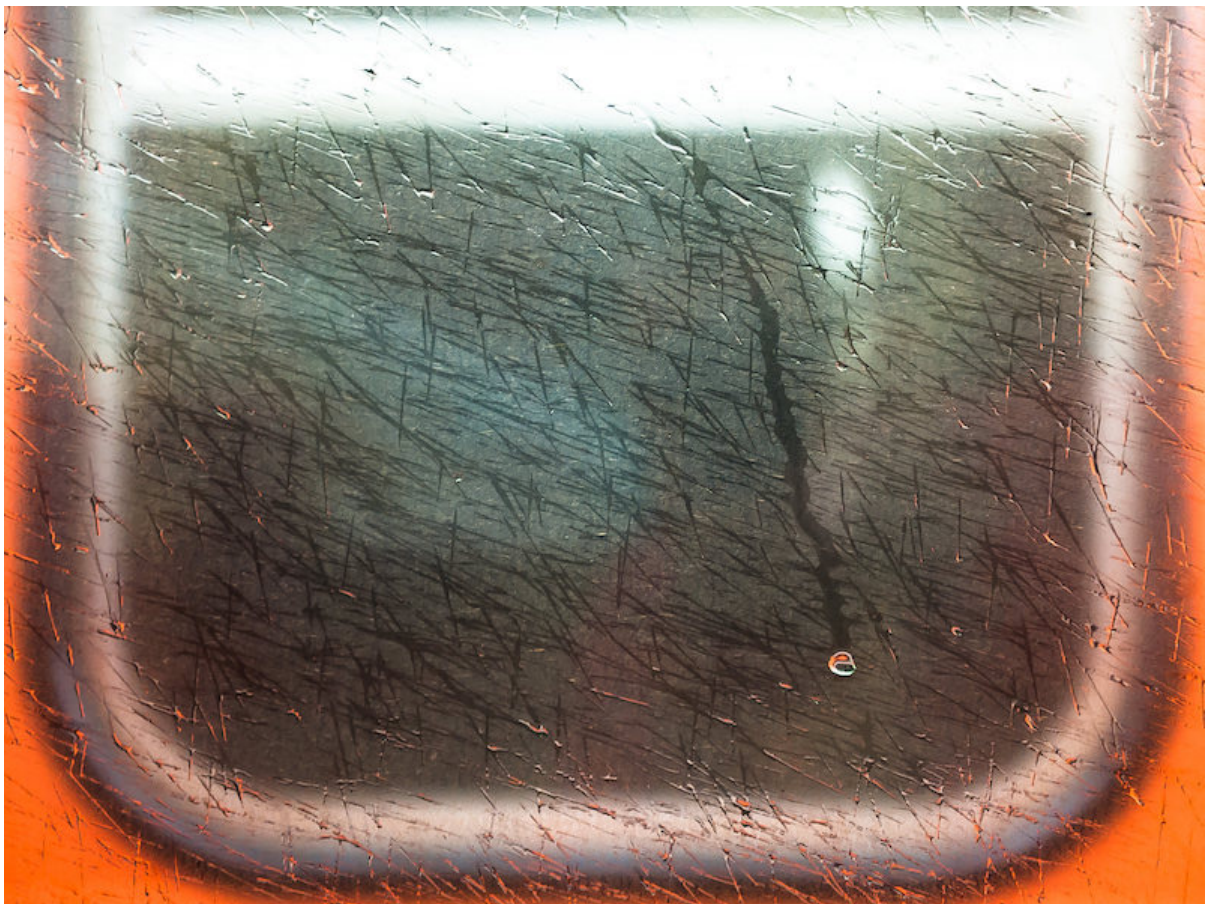


de la « crise ». On sent de toute façon, partout où l'on va là-bas, un pragmatisme qui va de pair avec un civisme très ancré, et qui rend la vie pratique pour tout le monde.



Ainsi, nous n'avons jamais ressenti la méfiance un peu humiliante qu'on subit tous les jours en Thaïlande... Dans ce dernier pays, il semble que certes, on applique des mesures supposées (par leur rationalité) garantir notre humanité : prise de température, traçage, protection des uns et des autres... mais, elles sont appliquées sans discernement, présentées

comme des accusations devenues, à l'égard des *farangs* (étrangers d'apparence caucasienne), des déclarations involontaires – et complètement décomplexées – d'une méfiance et d'une xénophobie les plus naïvement sincères qui soient - dans une sorte de maladresse méprisante et peureuse, pleine de son obscène *bon droit*.



A Taïwan, ce genre de malentendus est proba-



blement possible, mais on ne l'a jamais ressenti, et de toute façon il ne s'afficherait pas avec la même agressivité. Aussi, après une seule nuit à Taipei, avons-nous pris le train...



On est toujours étonné par la vivacité des temples, à mi-chemin, dans la ville provinciale de Chiayi où l'on fait une étape. Gageons que ces entités-là nous protègent.



Et puis on reprend le train. C'est une ligne touristique, autrefois construite par des exploitants miniers. On tourne et retourne dans la montagne et dans la brume pendant quelques heures...





La ligne est très étroite, on a l'impression de s'enfoncer dans la jungle, et d'aller vers toujours plus de brume.



A l'arrivée, on est passé dans une autre

époque.



Dans cette région, de belles araignées



colonisent des buissons entiers, et leurs toiles se dressent un peu partout devant le ciel gris.





La dame de l'hôtel que nous avons réservé dans la région d'Alishan s'excuse d'abord d'avoir à nous faire passer sous un thermomètre digne d'un *check-point* d'aéroport, et qu'elle installe devant nous. Elle nous explique pourquoi elle y est obligée. C'est gentiment fait, tandis qu'elle précise longuement ce qu'on peut aller voir dans le coin, en espérant que nous n'aurions pas de température. Au lieu de nous regarder comme des pestiférés *a priori* - à fuir, elle semble nous considérer comme des pestiférés *potentiels* - à aider. Très vite, la nuit s'annonce, et nous longeons à pied la route principale pendant un bon kilomètre, pour trouver des soupes en sachet dans une supérette. Nous voilà rapidement hors du temps, au milieu de la brume qui devient de plus en plus dense.



Notre chambre est comme suspendue au-dessus de la montagne. On a froid, chose qui ne nous arrivait plus depuis des mois... L'hôtel sert du thé, mais ne prépare pas d'autre repas que le petit-déjeuner. Peu importe, on se contente de soupes et de fruits achetés pendant la journée. C'est l'occasion de longer cette route – quelconque, mais qui réserve de belles vues.



Un soir de mission pour la soupe de nouilles,  
C. parle de ses lectures de Lovecraft, et le

décor, au retour, se prête bien à la conversation...

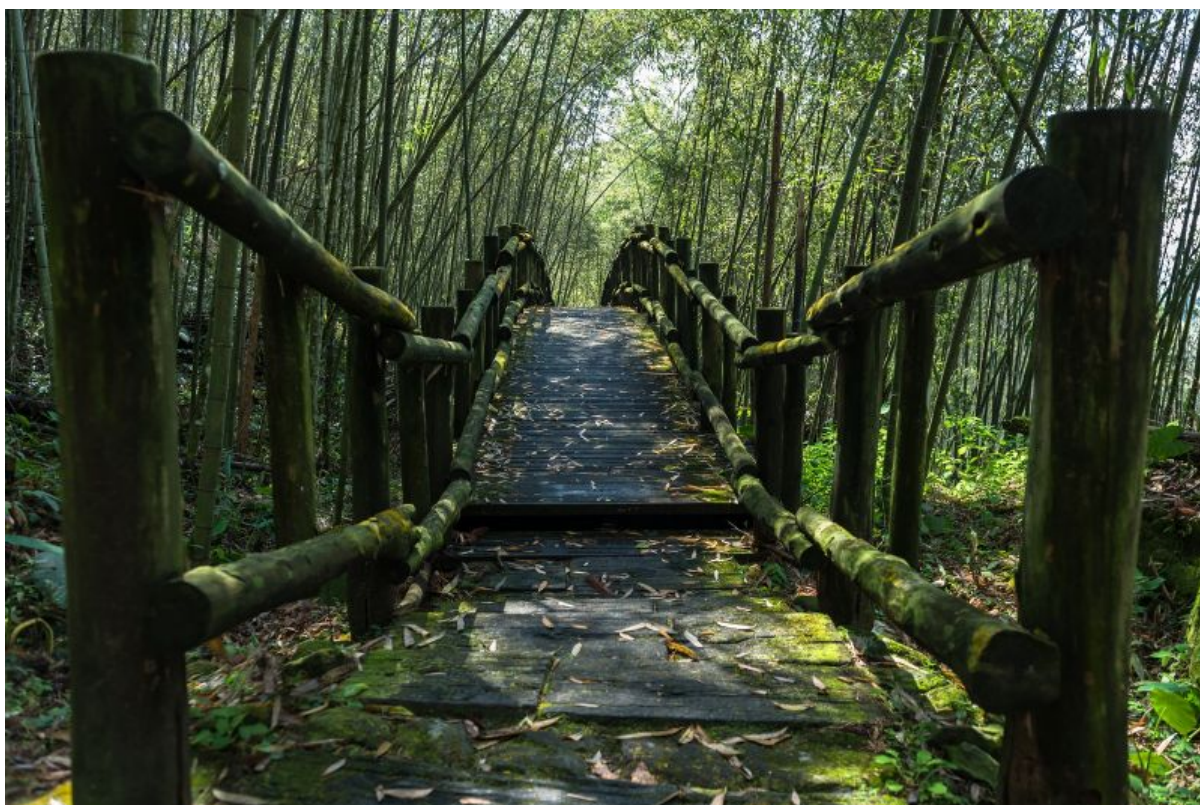


D'autres fois, on a l'impression de voir les plantes et le silence prendre le dessus, ou se livrer à des confessions.





On trouve ainsi refuge plusieurs jours dans les nuages d'Alishan, à se promener dans les forêts de bambous ou les plantations de thé.



Plusieurs chemins ont été aménagés pour les promeneurs, qui ne donnent pas l'impression d'avoir été bétonnés, mais soignés pour s'intégrer aux forêts de bambous.





Un chien nous y suit pendant plusieurs heures : il semblait deviner qu'on allait forcé-

ment revenir au point de départ, là où il nous avait adoptés. Il faut parfois gravir plusieurs centaines de marches pour aller voir un arbre ancien...



On se récompense au retour dans des cafés où on sert du oolong.





Dieu sait qu'il est bon, le oolong en question... Pour ma part, je ne connaissais pas, et je commence à comprendre quelque chose. En quelques jours, on a l'impression qu'on pourrait ralentir encore, et dormir encore avec ces champs qui n'en finissent pas. Lorsqu'on atteint ce qu'on croit être un point élevé, il reste toujours quelque chose à voir au-dessus. Alors on regarde par en-dessous, et on n'est pas déçu.



Et puis il faut bien redescendre, abandonner les belles araignées qui, partout, laissent leur toile s'imbiber de brume, et rentrer à Bangkok.

### 3. Premiers pas vers le *Wat Ton Sai*

Avril 2020

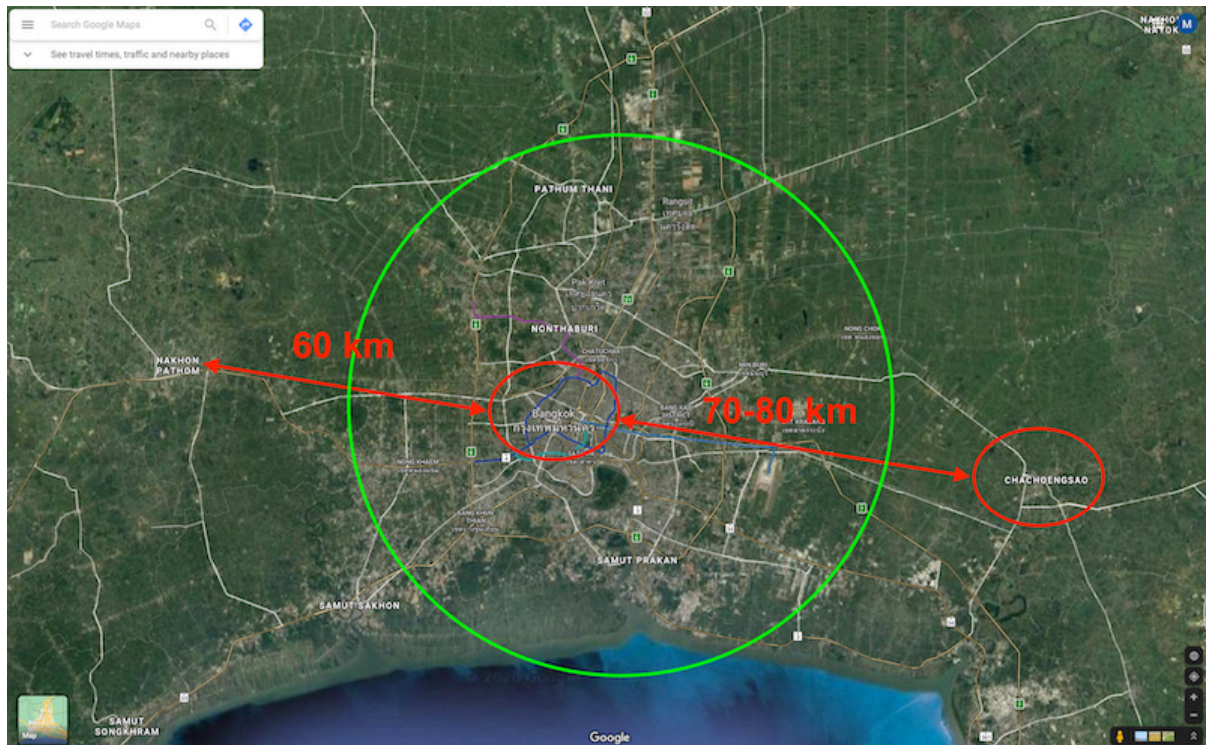
Entre le retour (le 20 février) et l'annonce qu'on n'allait plus pouvoir aller à l'école, j'ai eu le temps d'aller seul à *Koh Chang* quelques jours. J'avais prévu d'y retrouver S., sa petite fille, sa famille, mais on s'est mis à recevoir des injonctions à la quarantaine... Alors je suis resté seul à l'hôtel, à regarder la pluie, dormir et méditer. Rentré à Bangkok, j'ai appris que l'école ne rouvrirait pas. Sauf pour réunir tous les professeurs, histoire qu'on leur explique comment ils n'allaient plus avoir le droit de se réunir, à supposer qu'ils en eussent seulement eu l'idée, l'envie ou le temps.

On a joué le jeu des « visioconférences », de la novlangue qui essaie de faire passer cette farce et des termes cuistres, pleins de suffixes

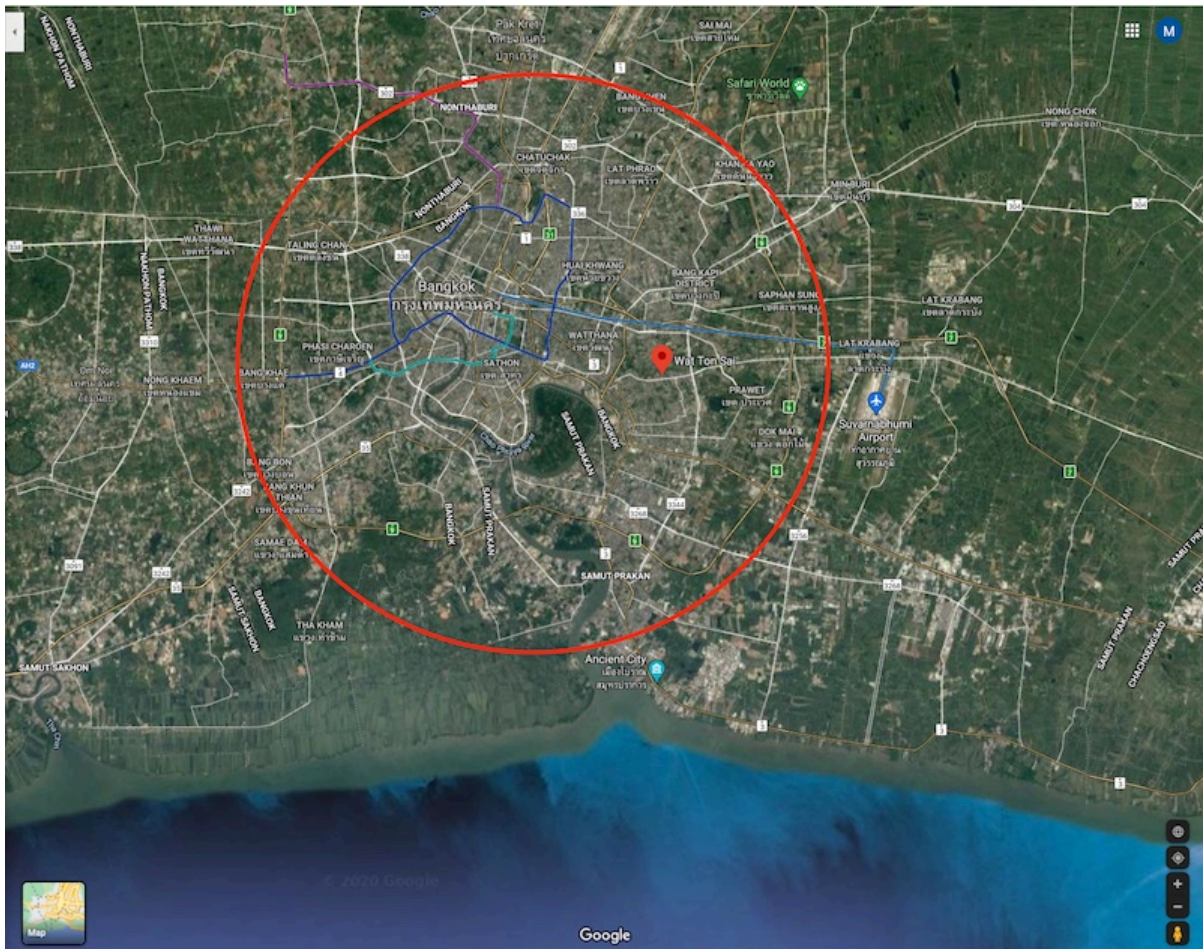


en *-iel* et en *-tion* pour du profession-nalisme...

Entre deux séances "en ligne", on pouvait encore aller marcher dans les parcs... Et puis on s'en est fait exclure. On a vu pousser des *check-points* avec des gardes autant impassibles qu'implacables, parce qu'il y avait des récalcitrants comme nous, inquiets de savoir où marcher... On a bien réussi à se faire des petites promenades le long du khlong *Saen Saep*, qui traverse le centre de Bangkok : c'est juste au bout de la rue. Mais ça restait très urbain. Un jour, avec C., on essaie une autre formule.

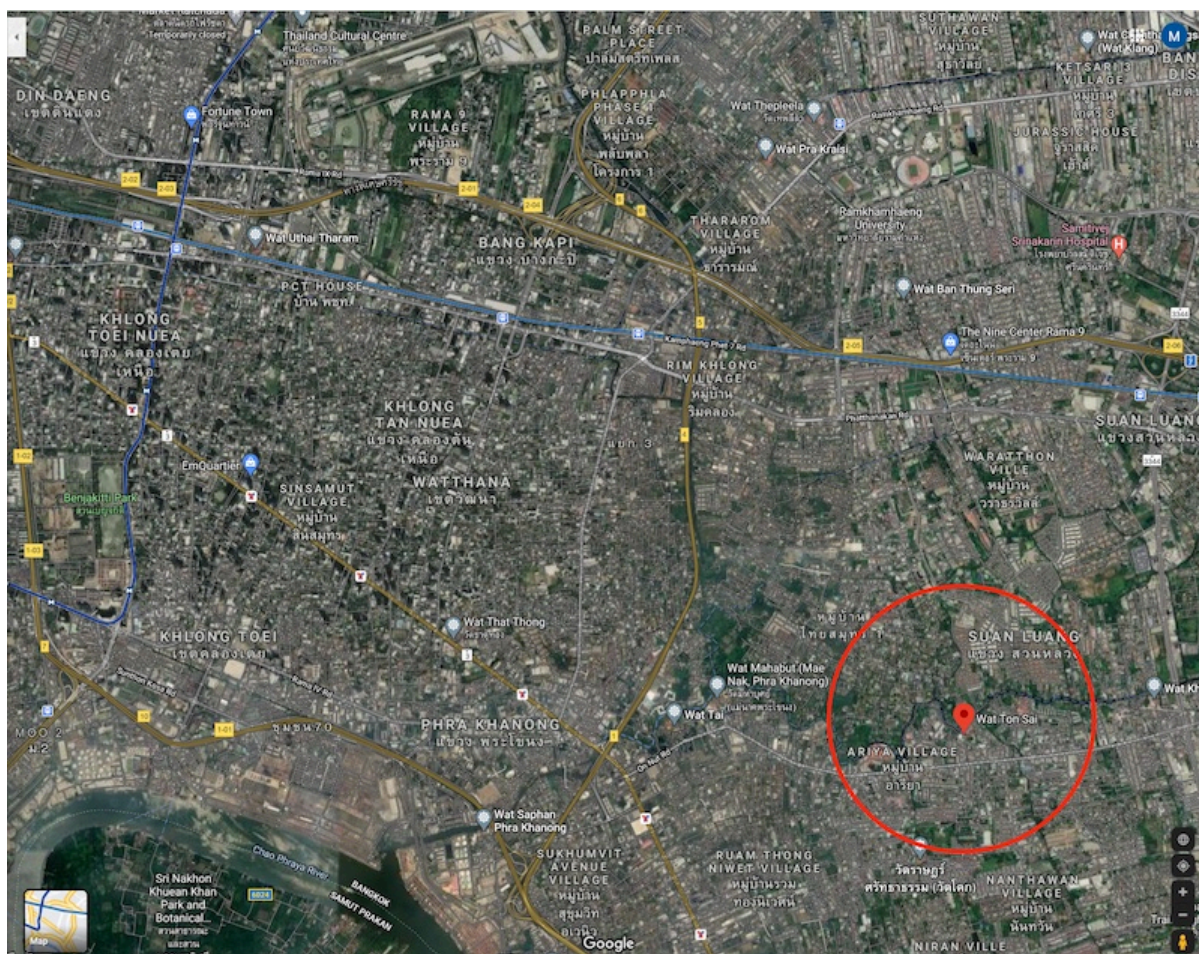


D'abord, où est-ce qu'on respire, dans cette monstruosité ? Où s'arrête la ville ?



On cherche à trouver l'endroit qui serait à la proximité de là où l'on dort, de là où il faudra moins de cinquante minutes à moto, dans les gaz d'échappements, à se faufiler, pas trop loin du centre - mais à la périphérie tout de même, là où la carte *verdit*. Là où les aéroports sont encore hors du centre.





Assez vite, on comprend qu'il faut chercher les sillons bleus : les rivières, les canaux (les *khlongs*). Mais cela ne suffit pas : on n'est jamais sûr qu'on aura la place de se poser, de s'arrêter, de cesser de courir, dans ces lieux d'humaine densité... Il faut prévoir où l'on pourra simplement garer la moto sans encombrer. Dans les *wat* (les temples bouddhistes), on sait qu'il y aura de la place, qu'on y sera accueilli avec bienveillance, et qu'on n'y sera

probablement pas volé, *karma* oblige. L'avenue On Nut n'est pas loin, et, sur la carte, on voit bien le tracé bleu d'un khlong qui devrait permettre de marcher, en commençant d'un bord et en revenant par l'autre.



Cette première tentative au-delà des eaux du centre, voilà qu'elle ouvre tout un monde qu'on avait oublié d'imaginer tant il était à portée de main.





La première chose qu'on comprend vite, à force de se pousser pour laisser passer vélos et



motos, c'est que ces passerelles qui longent tous les canaux sont des axes essentiels pour tous ceux qui vivent là. Pour aller sur l'avenue ou en revenir, il n'est pas d'autre moyen que de passer par le khlong. Le béton fait partie du service public : c'est moche, mais c'est essentiel.



On n'y exclut ni les piétons, ni les vélos, ni les petites motos. Les barrières, qui évitent les chutes dans l'eau fétide, sont loin d'exister

partout.

On a dû circuler par ici depuis des siècles, et s'y poser. Les rivières en Asie du Sud-Est, je ne sais pourquoi, sont souvent des lieux où se retrouvent des communautés musulmanes.



On l'impression que là où une mosquée s'installe, un wat lui répond, et inversement.





De la passerelle principale, celle qui longe le khlong et va jusqu'au-delà de la ville, on



devine des échappées vers d'autres zones encre plus verdoyantes. On aurait presque oublié que nous longeons des *jardins*, et que le temps s'est arrêté. On ne sait pas encore qu'on ira par là-bas, un jour, mais on sait pour sûr qu'on en a déjà envie.



D'augustes mains vertes prennent soin des

plantes, de leurs fleurs et de leurs fruits.



L'inévitable ordure a sa place. Elle suppose une organisation, des circulaires, des petits chefs, des pointages, le réveil de

*celui qui s'est levé avant le jour pour curer les*



*fontaines, et c'est la fin des grandes épidémies.*

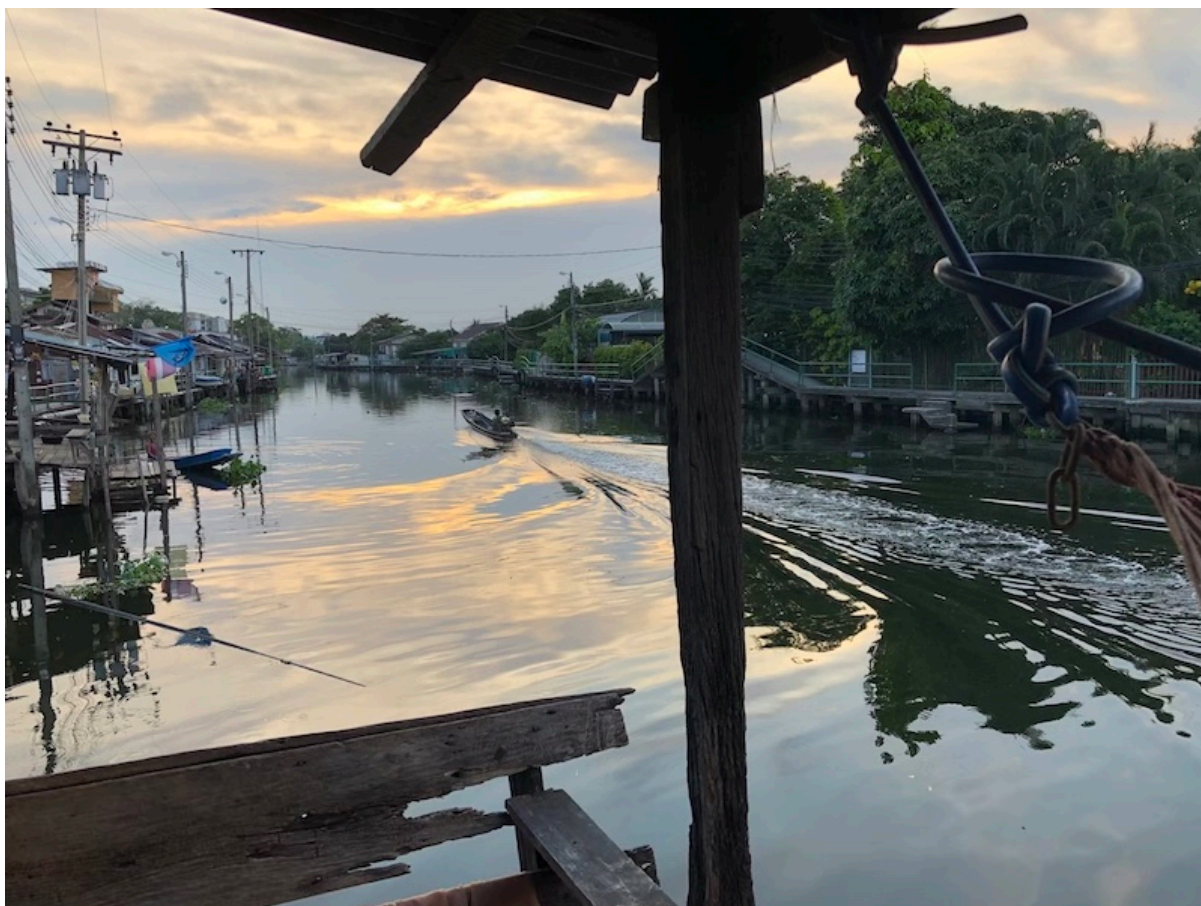


Elle attend l'éboueur qui la prendra sur son bateau.





Et l'ordure n'exclut pas la rêverie du crépuscule. Quand nous autres *rentrons*, d'autres rêvent à quelque ailleurs.



Du petit magasin de quartier où nous achetons une boisson fraîche, on voit venir ceux qui repartent bien vite avec un kilo de sucre ou de farine...





...et ceux qui simplement passent d'un bord à l'autre.





On aura le temps de se demander comment il se fait qu'on soit si proche du centre et si loin à la fois.



[www.youtube.com/watch?v=i0cFDLcq21g](https://www.youtube.com/watch?v=i0cFDLcq21g)

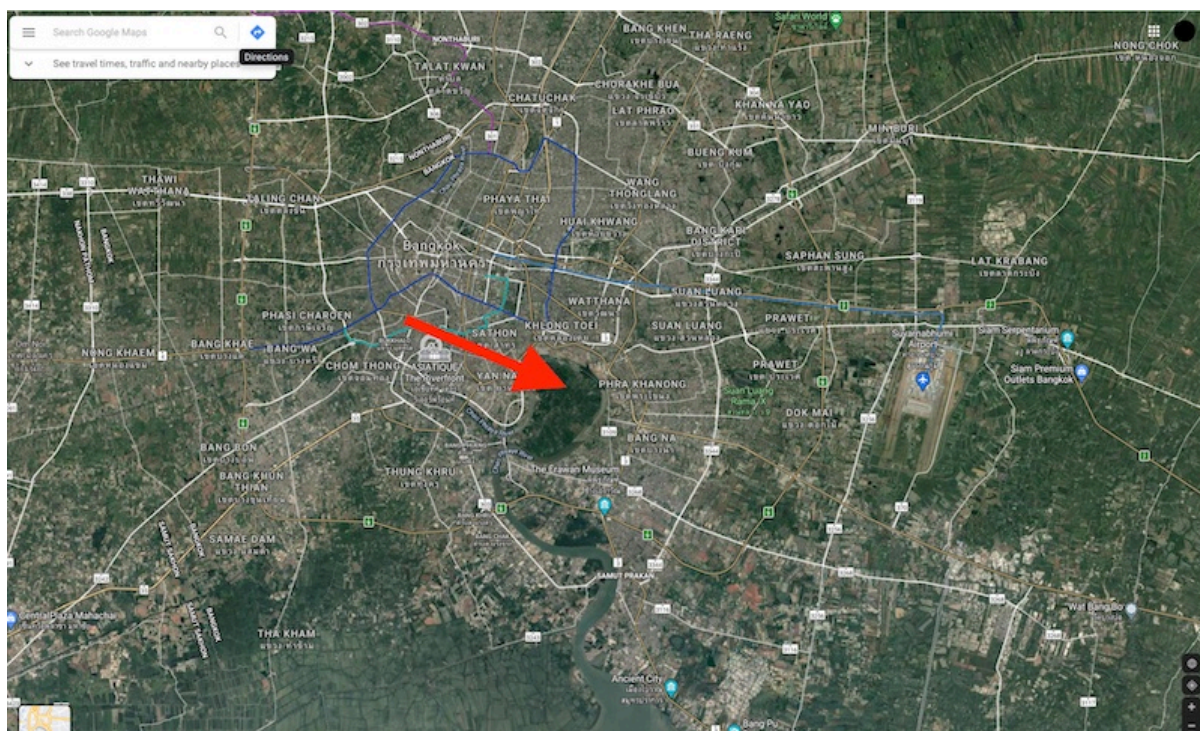
On ne manque pas l'appel du muezzin pour autant...

## 4. Bang Kachao, une province dans l'autre

Avril 2020

Qui – mais qui, quel héros de l'ombre ? – avait imaginé, il y a quelques décennies seulement, que de rattacher un village de probables péquenots à tel cadaste plutôt que tel autre, que de faire dépendre l'administration d'un bras de rivière de tel bureau croupissant – plutôt que de tel autre – changerait un jour la carte d'une ville gigantesque ? Celui qui, dans la vague obstination d'un ventilateur poussiéreux, déjà, à cette époque, *savait* les hommes... Celui qui sentait la prolifération à venir, a-t-il une tombe où aller lui rendre hommage ?





Parce qu'évidemment, ça commence par une carte... Celle-ci montre une étrange tache, une obscène dilatation végétale dans l'impensable densité de Bangkok : du vert. Une interruption dans les avenues qui, comme Sukhumvit, ne s'arrêtent qu'au Cambodge, à plus de trois cent cinquante kilomètres plus bas. Des courbes, des détours imposés par plus fort que béton, dragues et tranchées. Il aura fallu qu'on plie à la force du fleuve.



Chez *Google*, il a dû rester des êtres humains pour confirmer la limite entre deux provinces : Bangkok / Samut Prakan. Pour tracer une limite imaginaire, on a suivi la courbe du fleuve au nom de femme : *Mae Nam Chao Phraya*, la « mère-eau », qui a départagé d'elle-même les législateurs. On a pris soin d'inventer les algorithmes qui le rappellent tout le long du tracé.





Lorsqu'on s'y rend, les choses débutent par une sorte de trou sombre entre les rangées de



motos. C'est qu'il faut bien se garer, avant de rejoindre l'autre rive... Un temple sert de repère – et un marché, bien sûr. Mais de pont, point. Il faudra confier sa vie au passeur.



Lequel passeur passe – à longueur de jour, sur l'une de ces embarcations qui protègent de la pluie ou du soleil (aussi impitoyables l'une que l'autre) – et ne s'arrête que la nuit.



D'un bord à l'autre, on retrouve des crematoriums qui rappellent l'utilité des temples. Mais les routes, l'air, les fleurs ont une teneur plus provinciale qu'à quelques centaines de mètres de là seulement – de l'autre côté. Le peintre-sur-route a eu aussi quelque chose de plus inspiré, de plus improvisé, qui rappelle l'impérieuse nécessité de s'enivrer pendant qu'il en est encore temps (surtout dans ce pays qui atteint une moyenne



de cinquante morts par jour, sur des routes livrées à la joie d'être *Superman* sur un deux-roue de fortune... Joie que les dieux, apparemment, méprisent – ou punissent tout de même un tout petit peu).



C'est donc sans regret, ce *memento mori* à



l'esprit, qu'on s'engage en promeneur sur les passerelles qui conduisent dans des jardins, cocoteraies, décharges improvisées, habitations, cultures, permacultures, jardins et élevages.



On est toujours étonné par la présence des vélos et des brêles. Jamais on est seul, ici. Il y a toujours quelqu'un, mais on ne le voit pas toujours. Tout de même, on voit son vélo, sa moto, son truc abandonné quelque part, dans



un élan presque toujours propitiatoire, où il n'oublie jamais l'ardeur des éléments dont il faut se protéger par des dais de plastique, par des autels qu'on consacre aux esprits du lieu – qui ont soif.



On est parfois interrompu, dans la discussion

qu'on ne peut s'empêcher de tenir, par une odeur de charogne : un python en putréfaction, un entassement d'ordures... On voit aussi de ces centipèdes (les vrais, tout en arêtes, en piquants) qui ont presque l'air de se faire mal tout seuls.



Le pire, c'est les chiens. Voilà d'un coup qu'une passerelle devient une impasse, un piège sans issue... Mais on a trouvé une combine : les ultrasons. Ça se commande en



Chine, sur *Lazada*, ces petits miracles-là, qui sauvent un mollet (et de la rage) contre neuf Volts. On a remarqué que les chiens les plus agressifs semblent les plus apeurés. Je gage que les plus vieux, sourds de tous les aboiements qu'ils se sont eux-mêmes infligés, sont moins apeurés par ces décibels (inaccessibles aux humains) mais de toute façon plus sages – au point qu'on oserait presque se laisser aller à l'envie de les caresser s'ils n'exhibaient pas tant de purulences.

Alors on continue, jusqu'à ce que les jambes et les genoux commencent à tirer. Entre deux passerelles : des petites routes, des marchés, des temples... La province s'est installée au cœur-même de la ville interminable. En fait, Bangkok est une province qui ne s'arrête jamais et ne fait que se densifier par endroits.







Au retour, la gourde est vide, mais les marchands de plastique/eau/café/souvenirs/



fruits ne sont jamais loin, à attendre aux endroits cruciaux : la Thaïlande n'existe pas sans eux. *Nescafé* a gagné avec ses dosettes : il y a toujours une bouilloire quelque part, et ces horreurs de café-là.



Le jour s'est avancé. On a le temps tout de même de constater que même ici, la mer – qui n'existe pas, à Bangkok – se rappelle à nous par des marées qui abandonnent un bateau à même la vase – d'un jour à l'autre, toujours le

même, rideaux tirés.



Il faut souvent attendre le passeur, qui n'est jamais très loin non plus. De l'autre côté, les bureaux, les immeubles. À portée de lance-pierre ou presque.



On devra toujours se baisser à un moment où un autre : que ce soit devant une autorité, ou bien devant une nécessité de la nature (que la douleur rappellera). C'est seulement une fois assis qu'on peut se prémunir des coups sur la tête et contempler nos origines aquatiques.





La traversée dure toujours le temps d'une rêverie. Qu'on en sorte ou qu'on y vienne, c'est le temps d'un passage, seulement, qu'elle nous est donnée.



Celui qui nous conduit le sait bien, qui a sans doute passé plusieurs dizaines d'années, ici - à vérifier qu'on pouvait viser avec souplesse entre deux immenses péniches chargées de remblais. Il connaît son monde, celui-là : les réguliers, les épisodiques, les rares, les pressés, les touristes, les *farangs* comme nous.





Lorsque l'autre rive est visible, on est déjà dépassé par le temps des autres – qui *attendent* alors qu'on n'en était qu'à commencer à se dépayser. À l'heure qu'il est, ceux-là rentrent chez eux, comme nous – les étrangers. Nous allons nous croiser sans nous parler, sur le ponton.





Puis nous allons retrouver la moto restée  
garée, blottie contre les autres, après le passage

obscur qui mène du ponton aux immeubles, au temple, au marché, au flux de la ville - qui a continué sans nous.



Alors sur cette moto, ce vélo... on se retrouvera mêlé à d'autres attentes, comme tout le monde, entre deux feux rouges.





<https://www.youtube.com/watch?v=WsEOec24tt8>

Les livreurs de FoodPanda sont déjà à l'oeuvre. Quelqu'un, quelque part, attend sa pizza.



## 5. De la /ose aux flamboiements

Avril 2020

Vers la fin avril, convaincus que le *Wat Ton Sai* augurait de bons départs, nous (C., fidèle et inépuisable copine des *khlongs*, et moi) avons tenté le côté sud de l'avenue On Nut. Les cartes signalaient, en pointillés verts, de probables passerelles. On commençait déjà à prendre l'habitude d'agrandir le moindre tracé bleu, en comparant *Google Maps* et *Gaïa GPS*, à la recherche des *passages*. On retrouvait où on était allé et où on irait... Mais de vert, on en verrait bien peu au sud de l'avenue, qui sépare deux mondes sans les concilier. Plus tard, au nord, on tomberait sur un petit canal plus difficile d'accès par la route, le *khlong Ban Ma*, qui abrite quelques palaces inaccessibles au commun des mortels...



Au sud d'On Nut, on devine le manque d'une coopérative, d'incitations à la solidarité (à la mosquée, au wat), d'une organisation sociale quelconque – à la façon dont certains laissent leur pas de leur porte se transformer en décharge. B., prof de physique à Manille, parlait pour les Philippines d'une « ruine en construction » : c'est cette impression qu'on a au sud de l'avenue. Il y a bien des panneaux, pourtant... Un cadastre, des fonctionnaires qui

enregistrent tout ça. On s'imagine que ça doit être organisé. Mais personne pour empêcher les déchets d'envahir sournoisement tous les interstices, ni pour se préoccuper de les en déloger. Ça *pue* la corruption et la villa de luxe. Derrière des murs et des barbelés, on s'enferme et l'on met la climatisation pour éviter que piquent aux yeux les feux d'ordures du bidonville d'à côté. Dans ce dernier, on protège sa maison avec des panneaux ou des affiches de récupération, ceux que le monde des publicités a érigés en objets dignes d'admiration... Ça a quelque chose de rassurant que la propagande, un jour ou l'autre, finisse par servir quand même à quelque chose : se protéger des pluies tropicales, boucher un trou de toit en tôle.





C'est souvent grâce aux panneaux qu'on peut, petit à petit, apprivoiser l'alphabet. Il faut

parfois dépasser une première impression de saleté, s'engager un peu plus loin, pour découvrir de petits trésors. Mais cette promenade-là, on l'a appelée *On Nut la lose*, et elle sert de référence dans le genre. L'avantage, c'est qu'on avait pu beaucoup parler.



L'autre signe qu'on s'est laissé tromper par le vert des cartes, c'est quand on voit que tout a été rasé : une administration aveugle s'en est



pris aux arbres, pour n'ériger plus rien d'autre que du béton, des barrières et de la *peinture* verte, supposée remplacer les plantes. Le canal pue l'égout – d'ailleurs, c'en est un. On n'érige des murs que pour protéger des parkings. Les marches ont quelque chose d'obscène, par leur efficacité même, qui ne sert à presque personne. Là-dessus un ciel de saison des pluies, et des gens qui, nous voyant passer, s'enfuient, persuadés que nous allons (parce qu'étrangers) leur refiler le vilain virus, comme ça a été dit par d'incultes ministres à la télé... Ils remontent peureusement leur t-shirt sur leur nez et se détournent. Tout s'imbibe de peur, de bêtise, de laisser-aller, de prétention à *faire propre*. Une propreté d'égout et de solitude. Ça sent le *wai* à plein-nez devant des cuistres en Mercedes, imbus de leur supposée efficacité.





Dans les immeubles, chaque appartement a son antenne parabolique "True" (la compagnie

qui censure les reportages de la BBC, entre autres)... On a l'impression que chacun cherche l'espoir vers d'autres horizons que celui où il vit maintenant, tout de suite - dieu sait pourtant qu'avec quelques plantes... mais c'est interdit par le syndic ou par le propriétaire du lotissement, j'imagine. C'est une autre loi qui semble parler, celle du fric et du mépris : « Restez chez vous. Estimez-vous heureux. Ne prenez pas trop de place. Achetez-vous un gros pick-up qui ne sert à rien pour flamber au bas de votre immeuble de grisaille. Mettez-vous à genoux devant l'autorité ». Il doit forcément il y avoir quelque fat, à la mairie, pour se féliciter que ce soit *propre*.





Il reste heureusement des solutions non légales, qui donnent visage humain au khlong emmuré, et permettent de passer d'un bord à l'autre au lieu de marcher des kilomètres. Derrière les palissades s'étalent des *moo-baan*,



des lotissements de luxe auxquels on n'accède qu'à partir des grandes avenues des alentours – mais jamais à partir d'ici, où il ne reste pas grand-chose à faire d'autre que passer. Par ici, on sait toujours tirer quelque commodité de ce qui reste : du plastique, du carton, du polystyrène.



On enterre cette zone-là, et l'on va chercher au nord, de l'autre côté de l'avenue. Du wat *Ton Sai*, où l'on gare la moto, on rejoint le

petit khlong qui a l'air de ne conduire nulle part. Une fois qu'on l'a longé, qu'il nous a conduit à une décharge improvisée et qu'on a traversé un quartier d'entre-deux zones, on parvient à l'autre petit tracé vert, qu'on avait repéré sur la carte. À droite, juste après la famille complètement bourrée qui nous invite à boire du *whis-eu-ky*, on tombe sur le khlong nommé *Ban Ma* sur les cartes. Il paraît davantage préservé des tronçonneuses, un peu plus difficile d'accès, et d'un autre temps. D'emblée, on y retrouve les paraboles de *True*, mais aussi davantage de verdure.





Si on ne savait pas que les jonquilles d'eau étaient une plaie, on s'extasierait volontiers de leur prolifération.





Par-dessus l'avenue où débouche le khlong, on construit un métro dans les airs. La passerelle se prolonge de l'autre côté, alors on traverse par-dessous, en se mettant presque à quatre pattes. On ne connaît pas encore le nom de la station qui viendra, elle sera bientôt sur les cartes.



De l'autre côté, on pêche encore au carlet. Mais l'intrusive jacinthe a pris possession des lieux. L'installation demeure. On n'a pas la musique, sur la photo... L'apparente sérénité des vues de Thaïlande devrait toujours être accompagnée des bruits qui ont accompagné leur prise.





L'étroite passerelle, sans garde-corps, offre quelques vues sur de gigantesques villas. Nous sommes « derrière » tout un monde qu'on peut imaginer – mais pas *voir*.





C'est la saison où les flamboyants s'en donnent à *coeur joie*, tempérant la grisaille menaçante du ciel de mousson – laquelle s'annonce dans les semaines à venir. D'un seul coup, on a l'impression que ce qu'on croyait pouvoir appeler *Bangkok* a disparu, a changé de visage. Nous sommes en plein dedans, pourtant. Sur la carte, ça ne se voyait pas.





Au sortir du khlong, on tombe sur un *moo baan* sous haute garde. Un check-point imposant, des barrières colorées interdisent de s'aventurer vers une large rue rectiligne, dotée d'un terre-plein central au cordeau. On devine de gigantesques villas abritant quelque famille de député, de marchand de bière, d'avocat. Il est donc interdit de revenir directement au khlong qui n'est pourtant qu'à quelques dizaines de mètres.

Invités à faire un long détour par le nord, en passant par la grande avenue Pattanakarn, on contourne ces zones emmurées dans leur luxe et dans la peur du passage des manants. On a aussi construit là des palais qui ont l'air abandonnés... Le garde, gêné, me demande de ne pas prendre de photo, nous fait comprendre qu'on doit partir ; on comprend bien qu'il risque sa place.





Alors on s'écarte, on rejoint la populaire avenue Pattanakarn. Sur *Google Maps*, le tracé

vert indiquait qu'on pouvait revenir d'où l'on venait par un autre petit canal... mais on sera à nouveau rejetés par ceux qui se sont attribué la passerelle, et qui semblent très rétifs à y voir passer l'incarnation même de la pandémie : ces étrangers de pays malades où l'on ne se lave pas – pas comme dans leur pays où tout est propre et juste... rengaine dont on leur rabat les oreilles depuis les téléviseurs installés aux abords des habitations qui ont envahi la passerelle. Ils vivent au pied d'affiches géantes qui cherchent à vanter les délices de l'industrie agro-alimentaire. D'en bas, on ne voit plus rien, cela n'a qu'un vague sens que pour ceux qui les voient en passant depuis l'avenue. On trouvera encore d'autres détours pour revenir là d'où nous sommes partis – mais c'est déjà une autre histoire à elle toute seule.

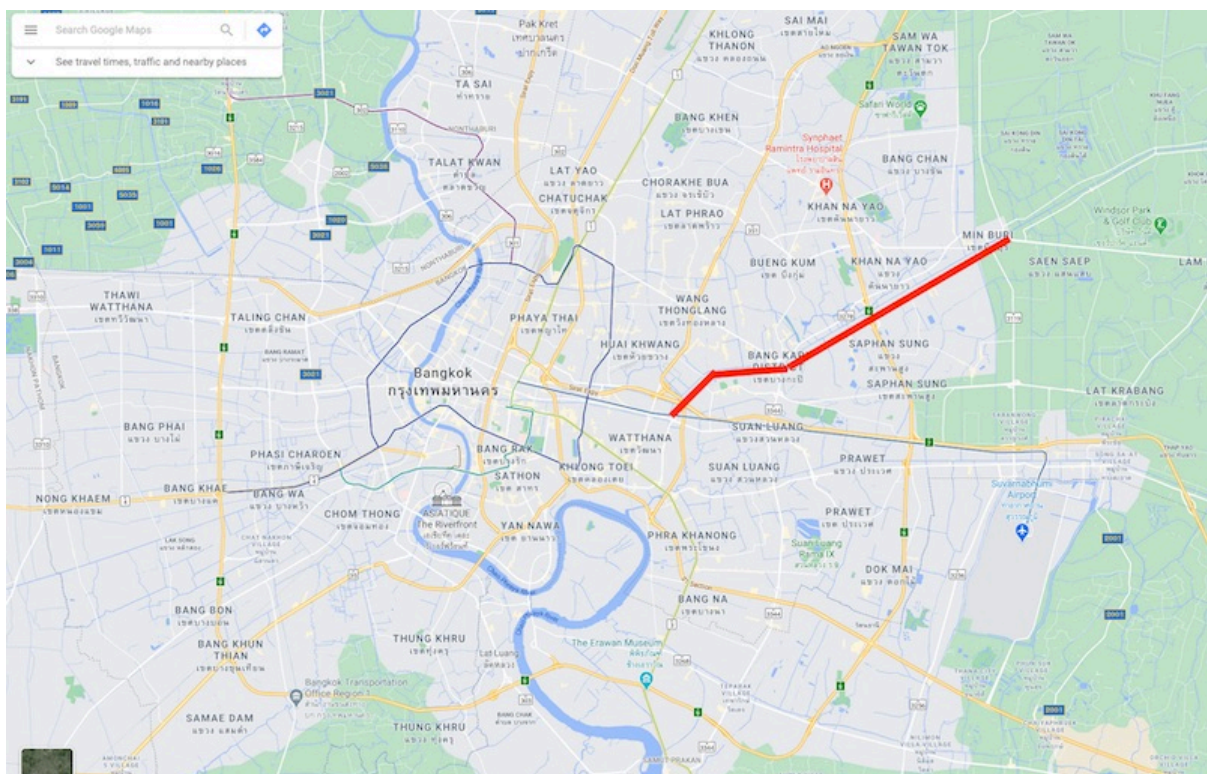
## 6. Ramkhamhaeng *plus* : un avant-goût de *loin*.

Fin avril 2020

L'avenue *Ramkhamhaeng* longe le khlong *Saen Saep*, qui emmène jusqu'au-dehors de Bangkok, en bateau-taxi... A deux pas de là où je vis (vers *Watthana*, en pleine ville), on y accède facilement : il suffit de prendre à gauche au sortir de l'immeuble, vers le fond de l'impasse, et de traverser un petit quartier de bois et de tôle où ne passent que les piétons. Il faut se baisser pour éviter les encoignures des toits ou les clous, s'excuser d'avoir à interrompre, en passant entre elles, de vieilles dames qui s'y retrouvent sur des petits bancs de fortune pour tenir boutique, tout en gardant des gosses ou des chats. Une fois que, face au mur, on a pris à gauche, puis à droite au mec

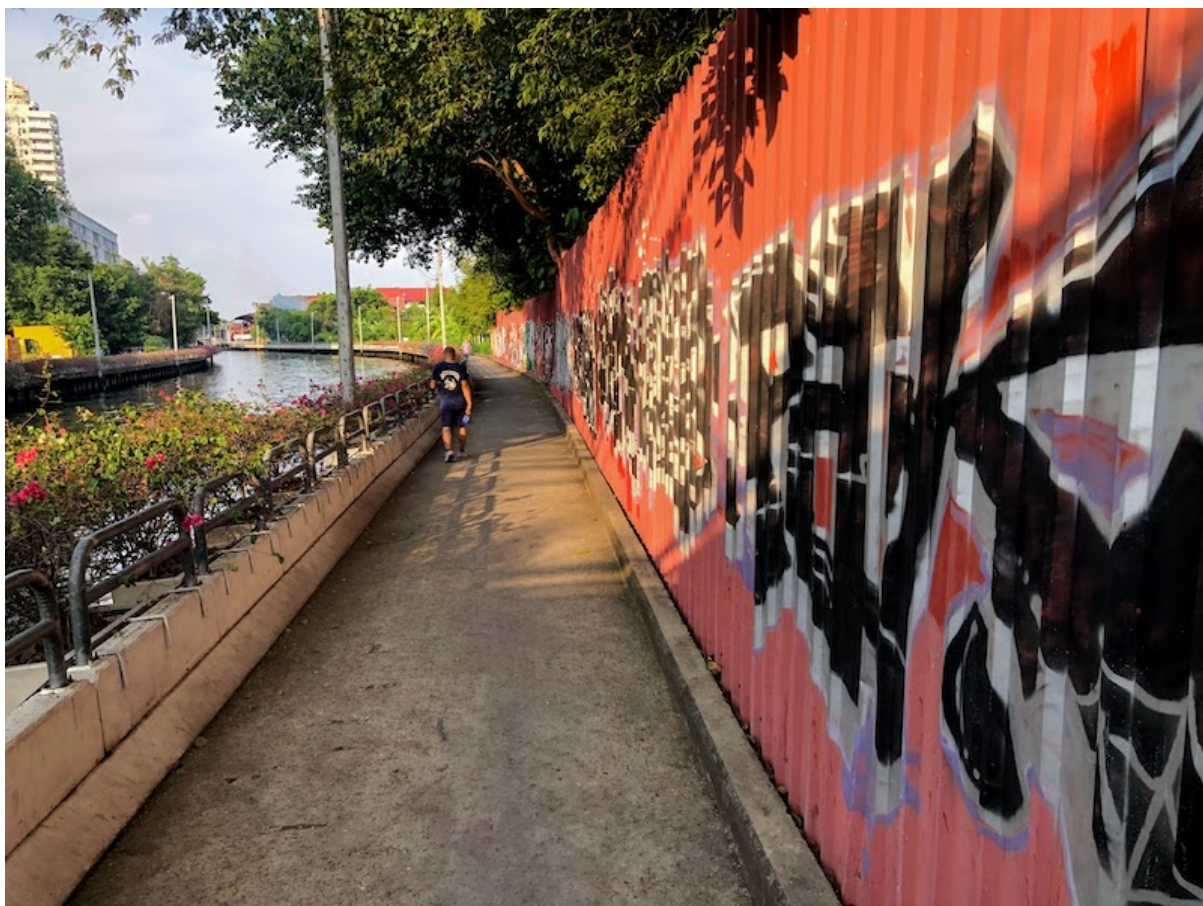


bourré qui sourit à tout le monde de sa chaise défoncée, on peut traverser l'immeuble décrépit qui donne accès à la passerelle. La station de bateau la plus proche est juste en face, de l'autre côté de l'eau. On peut la rejoindre en traversant le marché qui ouvre en fin d'après-midi, puis le pont. De là, on peut aussi bien rejoindre la « montagne dorée » d'un côté que sortir de la ville de l'autre.



Tous les jours, les bateaux-taxis amènent au centre-ville beaucoup de gens venus travailler

des banlieues, puis les y remmènent le soir... Mais à regarder de plus près les petits tracés (verts dans *Google Maps*, en pointillés noirs dans *Gaïa*), on a l'impression qu'on peut aussi bien y aller à pied sur des passerelles, là d'où ils viennent, là où la carte passe au vert, là où c'est déjà au moins à quarante-cinq minutes de voiture dans la circulation – sur le même méridien que l'aéroport. On avait bien déjà fait plusieurs promenades depuis le centre-ville jusqu'à l'université (*Ramkhamhaeng University pier*, sur la carte), et on rentrait avec parfois presque quinze kilomètres dans les jambes. Mais on voulait voir un peu plus loin. Aussi, avec C. et N., nous nous donnons un point de rendez-vous plus lointain que d'habitude, sur l'avenue *Ramkhamhaeng* (en rouge sur la carte), là où, en observant les photos du quartier sur *Google Maps*, on a pu repérer une impasse où garer les motos sans trop d'inquiétude.



On a démarré juste avant *Bang Kapi*. On commence à sentir la densité diminuer : la passerelle, contrairement à celles du centre, n'est pas habitée, et le khlong a tendance à moins puer. Mais les aspirations, espoirs, prétentions ou colères de la ville se montrent encore dans les graffiti. Tournant le dos à la lumière d'une fin d'après-midi, longeant des barrières aménagées (et même fleuries), on



salue des coureurs, on les évite parfois dans les passages plus étroits - en remontant sagement le masque pour bien montrer qu'on l'a mis (on sait que les télévisions diffusent les réflexions de ministres évoquant les "farangs" inconscients, venus profiter de la grande hygiène nationale dont, pleins de mérite, ils sont les gardiens).



Avant le grand croisement de Bang Kapi, on voit pousser partout, sur leur gros parking, de ces tours d'une vingtaine d'étages, toutes conçues selon le même modèle efficace. Chacun loue un emplacement de voiture

associé à l'espace habitable accordé pour se réfugier loin des autres, toujours trop proches. Dans ces empilements, on peut cuire toute l'après-midi (la saison chaude s'installe), ou profiter de la lumière adoucie de la fin de journée. Les balcons servent principalement à accueillir les compresseurs des climatiseurs, ou bien du linge. Je me demande pourquoi la prolifération des hommes s'accompagne toujours d'une disparition des plantes ou des arbres, alors que ça sauverait le paysage - et les hommes. En face, quelques rescapés, tout de même, abritent des pigeons qui passent au-dessus de tout cette prétention, des déchets de laquelle ils tirent suffisamment profit pour daigner rester dans les parages.





De l'ouest, des bateaux chargés de secrétaires, de vendeurs, vendeuses et comptables

fatigués reviennent à intervalles réguliers, jusqu'à l'écluse, au niveau du wat *Sriboorueng*. Nous avons déjà dépassé les coulisses d'un centre commercial gigantesque, *The Mall Bang Kapi*. Des jardins semblent résister au grand bétonnage, et signalent indirectement, derrière les frondaisons, un luxe inaccessible à tous ceux qui ne feront jamais que passer.



Peu après, on parvient au terminus des bateaux-taxis, qui cessent le service la nuit. A



partir d'ici ne circulent plus que des bateaux privés, de moindre taille que ces grandes carcasses – où l'on s'abrite de l'eau fétide en tirant une corde qui, reliée à des poulies, fait remonter une bâche de plastique transparent.



A deux pas de là, l'arrière du temple laisse



deviner l'intimité des chambres monastiques. Nous ne le savons pas encore, mais une autre fois, C. et moi reviendrons d'une très longue promenade par ce bras du khlong que surmontent ces chambres alignées. Il conduit à une carcasse d'avion posée là, le long de l'avenue Ramkhahaeng, à quelques centaines de mètres.



On est, à chaque promenade ou presque, cueilli par l'appel à la prière des nombreuses

mosquées qui longent le khlong. Ces versets pré-enregistrés annoncent moins pour nous le recueillement que le début de la nuit, vite tombée, et surtout la nécessité de profiter des derniers moments de lumière. Mais à l'heure où nous passons, le soleil est encore visible. On ne l'entendra que tout à l'heure, le muezzin virtuel.



On repère des passerelles secondaires que les cartes omettent, qui ramènent vers l'avenue, et



qu'on a envie d'aller explorer, plutôt que de continuer vers l'est. C'est à se demander pourquoi, finalement, on en reste aux *tracés*. Il est vrai que la possibilité de tomber dans l'eau noire fait parfois hésiter.



Parfois, il n'est plus possible de passer sous les avenues, et l'on doit faire un détour d'une dizaine de mètres par le monde d'en haut, perpétuellement en travaux, avant de revenir au monde d'en-dessous. Toutes ces avenues

qui éloignent du centre vont se remplir et puer les gaz d'échappement, sous le ciel indifférent.



Ici et là, des échoppes proposent ce qui vient : des eaux miraculeuses, des mangues cueillies dans le jardin, ou des fruits de jacquier tout épluchés, ou encore des masques cousus main (on a entendu parler de pénurie, en France, ce qui paraît ici inconcevable : dès le début, on a compris qu'il suffisait de tendre 25 ou 30 THB (moins d'un



euro) à chaque coin de rue pour se procurer une apparence).



On s'engage un moment sur une passerelle qui oblique vers le sud, et que N. se souvient d'avoir suivie un jour à vélo. On n'est plus



dans ce qui donne l'impression d'être une ville. Les passerelles se simplifient, dénuées de garde-corps. Cela n'empêche pas les motocyclistes de s'y engager, puisque c'est le seul chemin vers la maison ; alors il faut se contorsionner un peu pour laisser la voie. A force, on prend l'habitude de continuer à marcher, et de laisser passer une famille à moto du côté de l'eau, tout en restant du côté de la berge, au cas où.



Toutes les formes d'habitat possibles semblent se côtoyer... Souvent, dans les bicoques de tôle : de la musique ou des voix. Ce sont peut-être les bruits du gardien laissé là pour la nuit, à faire mine de veiller sur un entrepôt, sur une fabrique.



On voudrait quitter la petite passerelle et retrouver le khlong *Saen Saep* avant la nuit. On n'y voit pas très bien ; l'humidité qui remonte se mêle à la transpiration, à la soif, et l'on doit

bientôt traverser des nuées de moustiques. On a le temps de remarquer que les hérons, venus se poser pour la nuit, s'arrêtent, eux aussi, en attendant la pêche de demain. Ils semblent guetter, comme des vautours, le petit bidonville poussé sur une dalle de béton : restes d'une habitation détruite ? D'un chantier abandonné ? C'était peut-être une extension de la gigantesque villa à côté... On rentre.

Mais on est presque certain de revenir et d'aller voir encore un peu plus loin la prochaine fois : et pourquoi pas, cette fois, partir de là où on a aujourd'hui rebroussé chemin ? parce qu'on aurait pu y passer la nuit, à flotter entre deux mondes. On a envie de poursuivre ces conversations qui ne semblent avoir pas plus de fin que ces passerelles, et qui ne demandent que le balancement de la marche pour reprendre.



## 7. Alors on est parti d'un temple au nom de poisson.

Début mai 2020

C'est décidé, notre point de départ sera situé plus loin que là où l'on faisait demi-tour lors des précédentes promenades. On a acquis de meilleurs réflexes de repérage sur cartes numériques : les canaux en bleu, les passerelles, les passages d'un bord à l'autre du canal, les détours imposés par la privatisation sauvage (ces horribles *moo-baan*-prisons qui remplacent une passerelle publique par un mur et des barbelés)... On a bien compris que les passages ne sont pas tous répertoriés, loin de là. Pour vérifier dans le navigateur Internet, on pointe sur un pont qui passe au-dessus du bleu, on regarde les photos prises par la *Google Car*, et très souvent, elles sont là, les petites allées

de béton... Ensuite, on trouve le temple le plus proche, l'expérience réitérée du *Wat Ton Sai* nous ayant confortés dans l'idée qu'un lieu sacré était un bon démarrage. Comme le nord de l'avenue On Nut avait réservé de belles surprises, c'est sur cette même avenue, aux abords du vert sur la carte, vers Prawet, qu'on trouve un temple au nom étrange : วัด กระทุ่ม เลือปลา, *Wat Krathum Suea Pla*. En décomposant par petits morceaux sur *Google Translate*, j'ai cru comprendre que cela pourrait peut-être dire quelque chose comme « le temple des éclaboussures de poisson-tigre » ou « le temple du poisson-tigre éclaboussant »... Il est très probable que je sois une victime de plus de *Google Translate*. Ça revient souvent, *Krathum*, dans les noms de temple...



กรมการขนส่งทางบก

เลขทะเบียน รถจักรยานยนต์ 3กส 635

วันสิ้นอายุ 8 พ.ค. 2564

ยี่ห้อ HONDA

MLHPC4676F5300541

กรุงเทพมหานคร 03

กระทรวงคมนาคม

ฉีกตามรอยปริศนาด้านหน้ารถที่ซื้อสามารถมองเห็นได้ชัดเจน (โปรดดูคำแนะนำด้านหลัง)

A82534787 เลขที่ 63/0021303 PC No. 5015

ใบเสร็จรับเงิน

กรมการขนส่งทางบก กระทรวงคมนาคม

ที่ทำการ สาขา 3

วันที่ 5 พฤษภาคม 2563

ได้รับเงินจาก MR.THIBAUD VINCENT JULIEN SAINTIN

ประเภทรถ : 12 เลขทะเบียน : 3กส 635

น้ำหนักรถ : 0 กก. ความจุรถ : 471.03 C.C

ค่าภาษีรถจักรยานยนต์ ปี 2564 100.00 บาท

รวมเป็นเงินทั้งสิ้น 100.00 บาท

(หนึ่งร้อยบาทถ้วน)

ไว้เป็นการถูกต้องแล้ว

ลงชื่อ นางสาวสุจิตรา ตักขวงษ์ ผู้รับเงิน

นางสาวสุจิตรา ตักขวงษ์

(ผู้บันทึก) A82534787

08:11:13 MLHPC4676F5300541

วันสิ้นอายุภาษี 08/05/2564 ภาษีปีต่อไป 100.00 บาท

ในการชำระภาษีปีต่อไปต้องมีใบรับรองการตรวจสภาพรถ

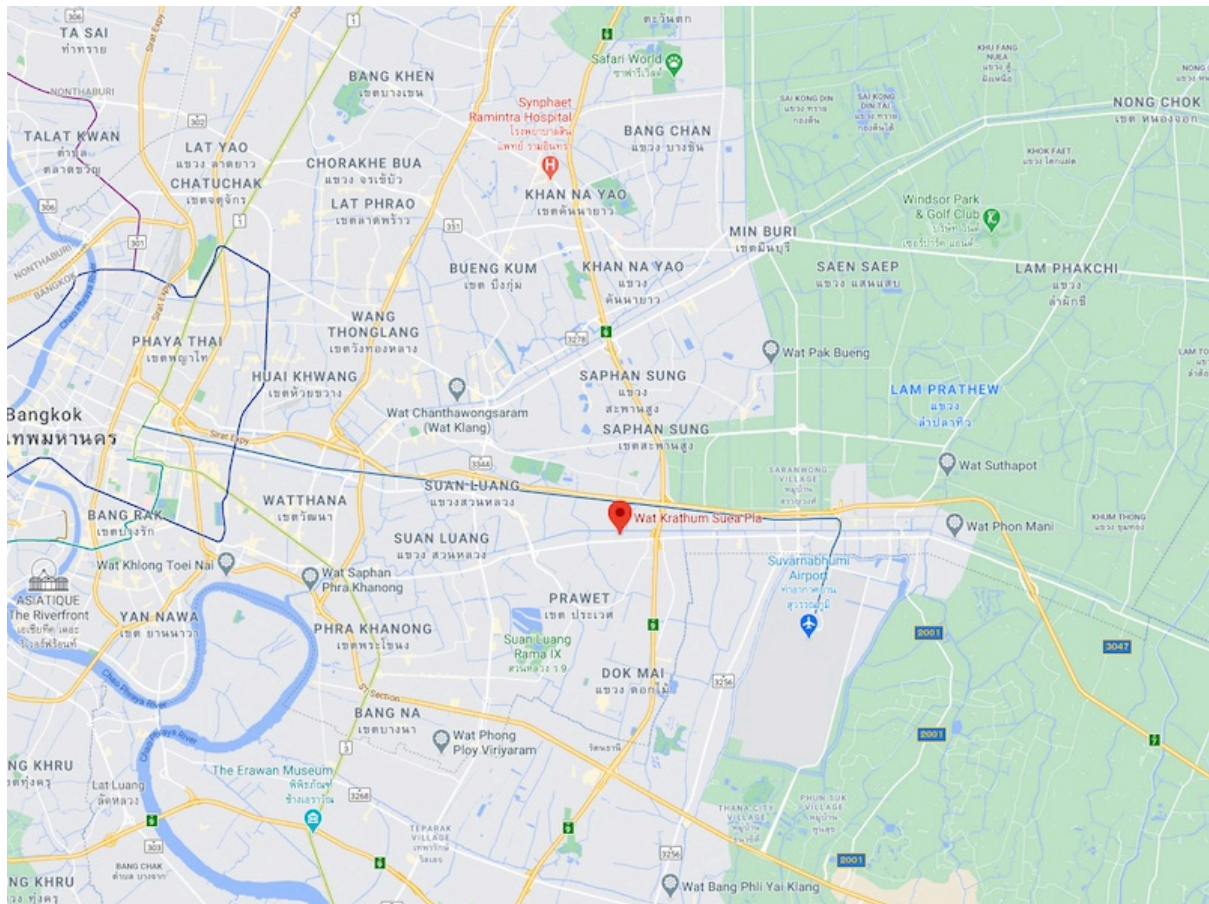
จำนวนเงินรับ 100.00 บาท จำนวนเงินทอน 0.00 บาท

On pourra y aller aussi bien qu'en partir le cœur léger, du temple au nom de poisson : ayant payé à temps la taxe annuelle, j'ai le droit de rouler jusqu'en mai 2564 (2021), l'an prochain. Dans son petit rouleau vissé sur la moto, le 4 se détache, obscènement légal. Ô



flicaille à l'os corrompue, avide de fric extorqué par tous les moyens, soucieuse de *sauver* une *face* obséquieuse à donner la nausée, tu peux bien me demander si j'ai un casque : je l'ai ; mon permis moto : je l'ai ; la taxe annuelle : je l'ai ; une copie du passeport : je l'ai ; l'assurance : je l'ai ; la copie de la carte grise (le *green book*) : je l'ai ; la carte consulaire, je l'ai ; le test anti-pollution : je l'ai. Et je te ferai perdre ton temps, imbécile ! C'est la seule technique vraiment efficace que j'ai fini par trouver : leur faire comprendre qu'il vont perdre du temps, les crocodiles des carrefours, en opposant à leur gluanche hypocrite une servilité plus émétique encore. Ça les décontenance, habitués qu'ils sont à susciter la peur, dans un pays où l'école enseigne à ramper devant toute forme d'autorité, devant toute ébauche d'uniforme. Je joue le débile léger qui met une application maniaque à trouver ses papiers, qui approuve tout ce qu'on

lui dit mais n'a l'air de rien comprendre – pendant que sous leur nez, à deux pas, passent, passent et passent encore d'autres victimes potentielles de la Grande Escroquerie pyramidale qui met tant de porcs au pouvoir. Oh, ils sont contents, ceux qui peuvent y échapper, que le flic soit occupé par un autre... Du côté de l'uniforme, on finit par se demander si ce blanc-bec, qui a l'air de se foutre de la gueule du monde d'un ton exagérément poli, c'est du lard ou du cochon... Et on finit par lâcher le *farang* débile avec mépris, en s'entendant répondre « oh, merci, vraiment, oh la la merci, hein »... Honte à vous, tristes sires.



On voit que l'avenue On Nut va loin vers l'est, au-delà même de l'autoroute 7 qui conduit jusqu'à l'aéroport avant de redescendre vers le sud (vers les filles bon marché de Pattaya – ce qui fait que les chauffeurs de taxis demandent, dès qu'on sort de l'avion, si c'est *bien là* qu'on va, et sont déçus quand on annonce une destination de centre-ville). Les autoroutes sont interdites aux motos, quelles qu'elles soient, y compris les grosses cylin-



drées. La Thaïlande continue d'appliquer des lois pour les deux-roues qui remontent à l'après-guerre et sont souvent inapplicables : c'est une aubaine pour les flics sous-payés, qui peuvent toujours faire leur beurre avec des chicaneries – et ne s'en privent pas. Rien n'est fait en revanche pour apprendre à conduire, et c'est malheureusement l'un des pays au monde qui enregistre l'un des plus forts taux de mortalité sur les routes, en particulier pour les deux-roues. Tous les jours, cinquante ou soixante mort... Plus de 20.000 par an. Ça devrait inquiéter un peu plus que les virus, mais apparemment, c'est un peu difficile à comprendre en « haut » lieu, là où l'argent « ruisselle » – mais du bas.



Nous sommes arrivés dans le temple en plein marché, un peu gênés... Une vendeuse de saucisses nous indique une place à proximité de son étal. On sait que la moto va rester là sous bonne garde. *Pax hominibus bonae voluntatis* : c'est perceptible, qu'on est sous le régime de la bienveillance. Le temple bouddhiste réunit plusieurs obédiences. La route qui mène au khlong offre une vue sur une zone plus calme, à l'arrière de la section réservée au

bouddhisme d'inspiration "chinoise".



De l'écluse (où l'on voit passer un énorme varan), on aperçoit à l'ouest les passerelles où nous n'étions pas loin de parvenir avant de faire demi-tour, au cours des précédentes promenades. On a la satisfaction de se sentir en province à une quinzaine de kilomètres seulement des grands bâtiments de verre et de néons. Des gosses jouent et nous interpellent : ce n'est pas si souvent qu'on voit des étrangers,



par ici. Ça les fait rire qu'on réponde en thaï. À force, j'ai pris le bon accent, et beaucoup doivent croire que je le parle couramment, alors que ce n'est qu'un vernis. Mais c'est toujours un plaisir, ces petites étincelles d'étonnement, au prix d'une réplique bien rôdée. On se fait vieux en Asie : on connaît la blague de convenance, on sait qu'on en restera à un grand éclat de rire moqueur, mais au moins, on a l'accent.



Assez rapidement, on sent qu'on a eu une bonne idée de partir de ce wat lointain. Des baignoires recyclées en mangeoires nous rappellent que la ville n'est jamais tout à fait loin, mais les odeurs sont celles d'étables et de fumier. C'est que ça pète drôlement, les vaches, mais il s'en faudrait de peu qu'on en aime bien l'odeur quand même.



Quand on le remonte vers le nord, le khkong fait coexister toutes sortes de combines : une



planche de polystyrène supporte généreusement quatre passagers (je doute qu'ils sachent nager), tandis que passent des vélos et motos, qu'enjambent des ponts... Au-dessus de l'horizon émerge l'immense construction de l'*Airport Link* où passent des trains devenus rares, faute de passagers depuis plusieurs semaines. Là-dedans, quel-qu'un rêve à partir du peu qu'il peut voir de là-haut, l'esprit encore occupé à ceux qu'il a laissés ou qu'il va retrouver. Sans doute a-t-il le temps de se demander à quoi ça ressemble, en-dessous.



<https://www.youtube.com/watch?v=BdkS0YzEF6s>

Les *long tails* sont à peu près aussi sauvages



dans les canaux que les livreurs de pizzas sur la route. On s'en accommode avec patience. Ici, les gens pressés ne font jamais que passer, on s'habitue à leur hâte, on la leur concède gentiment – et s'il faut se pousser un peu ou se relever pour ne pas tomber à l'eau, on le fait. On les ramasse par terre quand ils se sont viandés, on les repêche quand ils se sont noyés. C'est comme ça.



On a traversé la voie ferrée, on est passé sous

le *Airport Link*, et l'on pénètre dans un monde où le temps passe autrement que là d'où l'on vient. On le sait déjà à la manière dont nos conversations s'allègent ou se délient, et se ponctuent de remarques : « oh, t'as vu, c'est dingue, quand même... » Là dedans surgissent des odeurs et souvenirs d'enfance, devant un gosse à vélo qu'on croise. On parle des petits chemins qu'on a suivis, là où c'était un bled et qu'on grandissait sans le savoir.



Il n'en faut pas moins régulièrement atteindre les zones où l'humanité perdure dans des passages nauséabonds : l'immense monde d'en-dessous les autoroutes. Ce toit de béton s'étend sur plusieurs centaines de mètres en largeur. L'eau sombre accumule toutes les pollutions possibles, et pourtant, on y voit des pièges à poisson. On n'a pas accès au dessus, réservé aux moteurs.





Même l'éclairage, au-dessus, n'est pas pour ici. On a dû passer là-haut, nous autres, un jour où l'on *rentrait*.



Qu'importe, on continue et les jacinthes d'eau se mettent concurrencer les pontons de bois, seuls accès pour l'heure d'un bord à l'autre, et seule voie d'accès aux habitations : des familles affairées à des « exploitations », mais qui savent profiter des heures fraîches. La carte laisse voir des impasses rectilignes à partir du khlong : rien d'étonnant, donc, à ce qu'on traverse des jardins. On se souvient de quelque pépé du quartier qui cultivait ses trucs



et nous regardait d'un air malaimable, quand nous arrivions avec notre vélo dans ces coins de maraichage – où nous étions petits, en été.



L'espace se négocie en permanence avec les motos. Ça finit presque par devenir une danse,



une souplesse, une quasi-douceur qu'on s'efforce d'offrir à l'autre qui vient d'en face, et qu'on accompagne souvent de salutations. Il n'est pas rare de n'obtenir qu'un silence un peu hostile ou une réponse un peu blasée, mais on a aussi souvent la chance de pouvoir faire de petites blagues, et de voir sourire des yeux, derrière les masques. Certains parfois s'ar-rêtent, demandent d'où l'on vient. *Maa djak farang set* : « venir de France ». C. est noire ; parfois l'on s'amuse à dire qu'elle vient de Suède et moi d'Afrique du Sud, rien que pour le plaisir d'observer comment naît la perplexité dans un regard.



Les carlets, on les voit plus souvent relevés que dans l'eau, mais c'est peut-être une histoire de saisons. Je me dis que pas mal de gosses ont appris à courir sur les passerelles, et ça me rappelle une anecdote qui remonte au moment où des amis de France étaient venus à Manille. Il étaient allés se promener dans les rizières en terrasse du nord de Luzon. S. nous avait rapporté à son retour de *Banaue* une discussion : prise de vertige, elle avait décidé

de laisser les autres aller de l'avant vers un point de vue, et d'attendre leur retour. Une vieille femme qui passait lui avait demandé pourquoi elle était restée seule. Quand elle lui avait expliqué qu'elle avait peur du vide, la vieille dame, interloquée, lui avait demandé : « mais alors, comment avez-vous appris à marcher ? ».



Les rêveries bucoliques sont un peu ternies par l'irruption régulière de *moo-baans* : des



alignements de villas toutes forgées sur le même modèle, emmurées dans un quartier surveillé, climatisé, financé par une grande banque, fourni en eau potable, en wi-fi et en électricité, accessible uniquement depuis grande avenue proche. La propreté, la tranquillité, la télé, les barbelés. Je me souviens des discours de ceux qui voulaient me vendre des pavillons de ce genre, vers 2007, quand on rentrait du Liban et qu'on croyait encore qu'on allait s'installer en France. On me vantait les mérites du garage qui donnait sur la cuisine, tellement pratique pour les courses, en rentrant de l'hypermarché... J'imagine un gosse, derrière la fenêtre, qui voudrait aller se salir les pieds dans le khlong mais ne le peut pas, parce qu'un mur, déjà colonisé par les plantes, le lui interdit.



On traverse aussi des zones d'entre-deux, jamais aussi désertées qu'elles n'en ont l'air, transformées en décharges. Quelqu'un met le feu là-dedans régulièrement pour nettoyer un peu. Ça sera probablement revendu de toute façon pour construire une grande surface, après avoir été recouvert de remblai. En attendant, on voit des petites motos garées près d'un bosquet, où de jeunes couples viennent discuter ou faire l'amour à la sauvette. Des

gens viennent récupérer des plastiques ou des matériaux qui se revendent encore au centre de tri le plus proche, comme cette dame que nous doublons sous un pont.



<https://www.youtube.com/watch?v=Alj4GDUKIJg>

Ça fait un moment que nous avons pris au



sud, vers le retour, et que le jour a cédé.



On retrouve le *Airport Link*, auquel les panneaux géants d'affichage, encore éclairés, ne disent plus rien d'autre que « rien, c'est la crise ».



Un détour imprévu nous impose, ce jour-là, un retour par l'avenue. Le stand de nourriture

est fermé, « chacun est retourné chez son automobile », mais on sait que les sacs de nourriture invendue, sur les tables, sont destinés à ceux qui ont faim et n'auront pas eu les moyens, ce jour là, de manger. Alors ils sont laissés là pour eux.



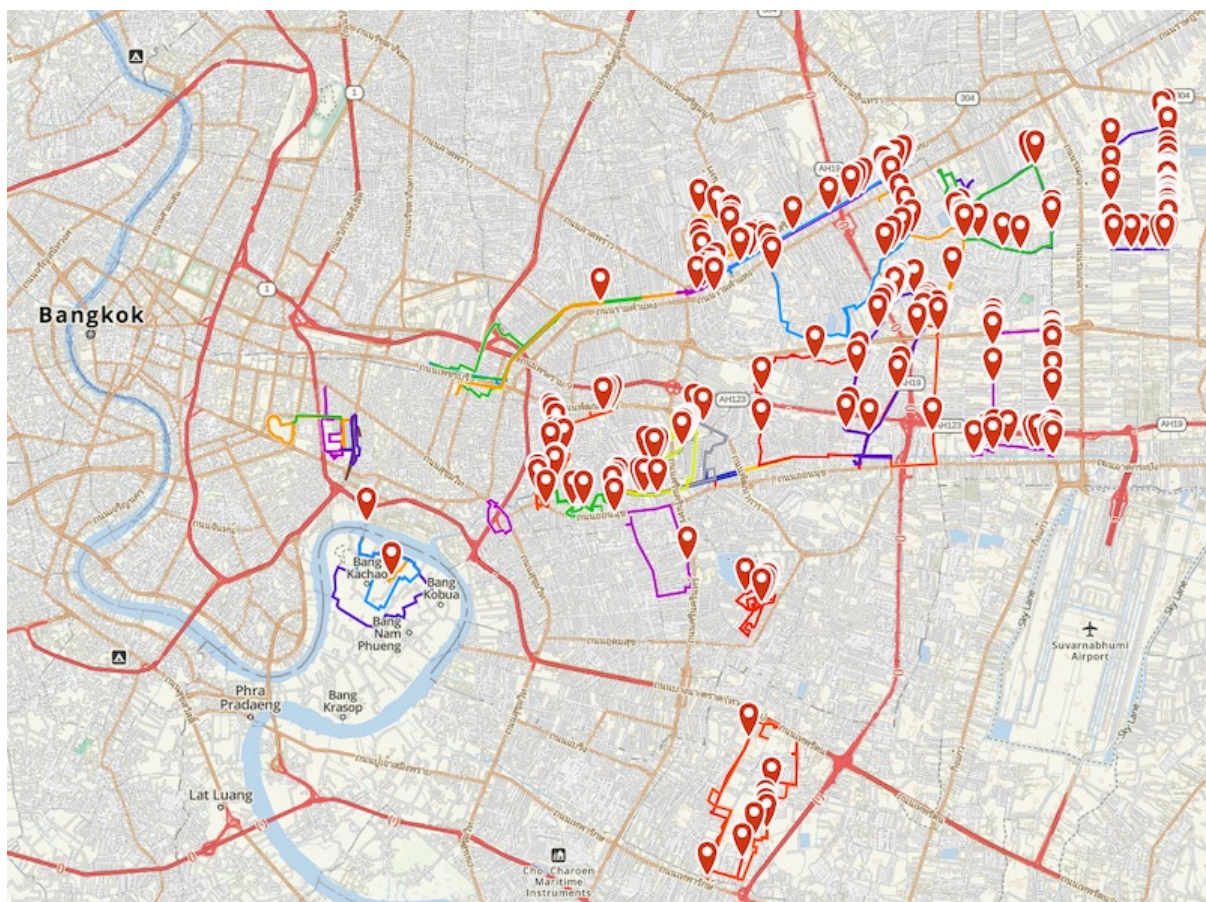
## 8. Puis on a continué entre ces deux eaux-là.

Mai 2020

Depuis le début, une application, *Gaïa GPS*, enregistre nos déplacements. C'est une habitude prise avec S., Grand Initiateur de ces *sorties malgré-tout* (du temps où les parcs étaient encore ouverts) : nous nous étions entraînés ensemble pour un semi-marathon – avec lever avant l'aube et tout le tralala – enchaînant les "sorties" longues / fractionnées / fondamentales, un smartphone collé au bras pour vérifier progression et distances. Le geste est resté : on lance l'application en partant. Mais on n'avait pas encore imaginé que ça conduirait à une cartographie des khlongs de l'est.

La carte qui s'élabore presque à notre insu

pourrait constituer une sorte de "guide d'en-dehors-du-lieu-et-du-temps" de notre travail désormais virtuel. Tout cela n'est qu'à deux pas (ou à portée de moto) de notre asservissement volontaire aux écrans.



L'application intègre les photos prises pendant la promenade. Géolocalisées/datées dans le téléphone, elles apparaissent comme des larmes inversées sur les tracés qui représentent nos parcours. L'un d'entre eux fait plus

d'un semi-marathon... Dieu sait qu'on accumule les kilomètres pendant ce long mois où on ne sait plus si l'école va rouvrir ou pas. Marcher, boire du thé, parler.

Alors qu'on enchaîne chez soi d'interminables séances de « visioconférence », le cul sur une chaise, le dos raidi, les yeux face à la *webcam*, à vérifier en boucle des listes de « travaux rendus » (comme des vomis...), on sombre dans la vacuité, comme si on consacrait sa vie à des apparences qui ne concernent plus du tout notre chair. Il m'arrive d'étouffer, d'avoir des vertiges. Aussi, les balades avec C. deviennent un rituel de retour à la vraie vie. Préparer le oolong (rapporté de Taïwan) avec V. le matin, aller marcher dans les khlongs avec C... je finis par organiser ma vie en fonction de ces vraies matières-là.

On aura eu la chance, nous autres, de pouvoir sortir sans limites, pendant que les nôtres de France étaient *réellement* enfermés.



Ces moments de mai où nous aurons pu aller parler et sentir nos muscles agiter l'air devenu lourd de la saison chaude – quitte à nous faire poursuivre par des nuées de gosses qui crient *Covid ! Covid !* en nous montrant du doigt – ont été une planche de salut.

On a progressivement décidé que, de toute façon, on irait voir plus loin, si bien qu'entre les avenues *On Nut* et *Ramkhamhaeng*, on finit par connaître une bonne partie des recoins praticables. À chaque fois ou presque, un imprévu impose une escalade, un détour, un dépannage en bateau... On l'anticipe presque, ce moment où (toujours vers la fin de la promenade, va comprendre pourquoi) il faut improviser – parce que, par définition, n'importe quelle carte se trompe, a toujours un tour de retard. On saute un mur en guettant le moment où un garde de *moo-baan* a fini sa ronde, on s'agrippe dans le bateau instable qu'un jeune homme (encore expert, malgré son

alcoolémie) pilote pour épargner un détour de cinq kilomètres – on rit nerveusement, en regardant l'eau noire en-dessous et en serrant ce qu'on peut serrer, des pieds jusqu'aux dents.



Nous passons plusieurs fois à proximité des ateliers de réparation des bateaux-taxis : ce sont les coulisses de leur va-et-vient quotidien sur le *khlong Saen Saep*. C'est là qu'on les jauge, qu'on les reprend. Je suis sûr qu'il existe un vieil ouvrier qui les connaît tous ou



presque, qui arrange les petites faiblesses de carburateur du numéro 22, qui resserre le petit écrou un peu limite du numéro 45...



Le silence de l'atelier, à cette heure abandonné, me rappelle le mois d'intérim que j'avais passé en banlieue d'Orléans, à décharger des camions et scier des montants d'acier, en compagnie d'un autre intérimaire (de métier, lui) qui en boucle répétait « c'est l'bordel... j'te l'dis, moi... c'est l'bordel ». On ne savait plus



s'il parlait du travail, de sa propre vie, de Dieu... Sa petite phrase, que j'avais d'abord accueillie avec amusement, avait fini par devenir un supplice. Quand il parlait de sa femme, il disait *la grosse*. L'autre ouvrier de l'entrepôt échappait à cette interminable plainte puisqu'il avait obtenu, avec son diplôme de cariste, le droit de conduire son engin avec un casque anti-bruit. J'avais de la chance de pouvoir faire un mois seulement : ce métier qui n'en était pas un (avec ses poids à soulever, des horaires, l'été mangé par la fatigue...), ce n'était rien face à sa litanie qui anéantissait tout. Alors qu'est-ce qu'on se raconte, ici, en bossant ? Est-ce qu'il y en a un, ici, comme l'autre avec son universel *bordel* ?



Il doit en faire baver du monde, celui qui relève les imperfections des autres depuis le



fauteuil de plastique auquel il a droit. Pas facile à prendre, la photo : l'appareil du téléphone atteint des limites techniques vaguement compensées par des traitements numériques... Il faudrait revenir une semaine complète, avec un vrai boîtier, et s'imbiber, se mêler un peu au 50 mm pour essayer de comprendre ce qu'on essaie de bien faire, dans l'atelier.



J'avais toujours pensé que sur un bateau, c'est la coque qu'on soigne. Mais ceux-là cir-



culent certains jours sous des pluies torrentielles... alors le toit, bon sang, le toit, hors de question que ça flanche !... Il faut aussi que ça tienne son monde éveillé, et qu'il y ait du rouge. Derrière l'atelier, des immeubles où vivent des gens qui doivent s'estimer heureux d'avoir une station de bateau à portée de main : elle leur fait gagner quelques minutes de vie rien qu'à eux, dans des draps, dans une cuisine, sur un balcon où l'on rêve. Tout cela, l'appareil intégré au téléphone, aussi efficace soit-il, ne permet pas de le prendre en photo.



Quant on part d'*On Nut* et qu'on se dirige vers les khlongs du nord, on traverse toujours

(à l'aller et au retour) la voie ferrée du train ordinaire, qui s'étire sous la voie ferrée suspendue de l'*Airport Link*. La superposition de l'une, suspendue dans l'air, à l'autre à terre rajoute une couche d'immensité à la perspective : au-dessus passent ceux qui vont à l'aéroport ou en viennent, venant ou allant ailleurs... et au-dessous, les autres ; tout au bout, c'est le centre de Bangkok, avec des passages à niveau qui immobilisent parfois toute une avenue, aux heures de pointe. Sur la voie, des passages réguliers, creusés par des armées de piétons, permettent de traverser en toute quiétude, mais on y regarde à plusieurs fois tout de même.





Le court moment où l'on craint de se faire renverser par un train, c'est un prix très modique à payer pour les échappées qui suivent : des invitations, à chaque fois, à imaginer qu'au sein de cette immédiate présence de la ville, il y a des recoins connus par peu. Comme dans un labyrinthe, ou comme dans les rêves où l'on explore une maison et où l'on n'en finit pas de découvrir de nouvelles pièces. J'ai l'impression que cette

ouverture, cette invitation permanente à aller voir plus loin (à découvrir encore un autre passage alors qu'on croyait déjà savoir) est érotique. On devrait pouvoir pondre un essai brillant là-dessus, dans un salon : *Erotisme des khlongs*.





Aux heures d'après-midi où l'on se retrouve, on a généralement passé les heures impla-



cables, celles où la lumière est si crue qu'on en a mal aux yeux, et qu'on en transpire au-delà de ce qu'un t-shirt peut éponger. Assez vite, on sait retrouver les signes qui conduisent aux petites passerelles, celles qui n'ont plus de barrière.



C'est un voyage dans le temps : j'ai souvent l'impression de retrouver un moment d'été en

enfance, quand la mesure du temps était directement liée à la perception des phénomènes naturels : les différentes odeurs du jour, la qualité particulière de l'air en fonction du vent ou de la lumière. On voit des voisins s'apporter des denrées ou bavarder à l'ombre, des gosses qui surveillent avec surprise ou méfiance, dans l'ombre d'un seuil... La sieste n'est sans doute pas toujours finie, mais il n'y a pas encore les odeurs de soupe qui précèdent le coucher du soleil. C'est dans cet entre-deux de l'après-midi qu'on commence le plus souvent, parce que jusqu'à quinze heures la chaleur et le soleil sont trop écrasants.





Régulièrement, des passerelles de bois permettent de lier de modestes habitations à la

passerelle principale, celle qui est bétonnée. Il y a des exploitations dans cette zone de la ville, et la vie semble se dérouler derrière, à l'abri du monde, derrière cet unique accès. Je ne sais pas pourquoi cela me fait penser à Faulkner : j'imagine les récits de ceux qui vivent là, derrière, j'imagine des rancoeurs à la Jason Compson. On sait, sans avoir besoin d'un panneau indicateur, qu'on passe d'une zone publique et bétonnée à une autre où cohabitent des familles et de probables saisonniers qui trouvent à se loger dans des cabanes.



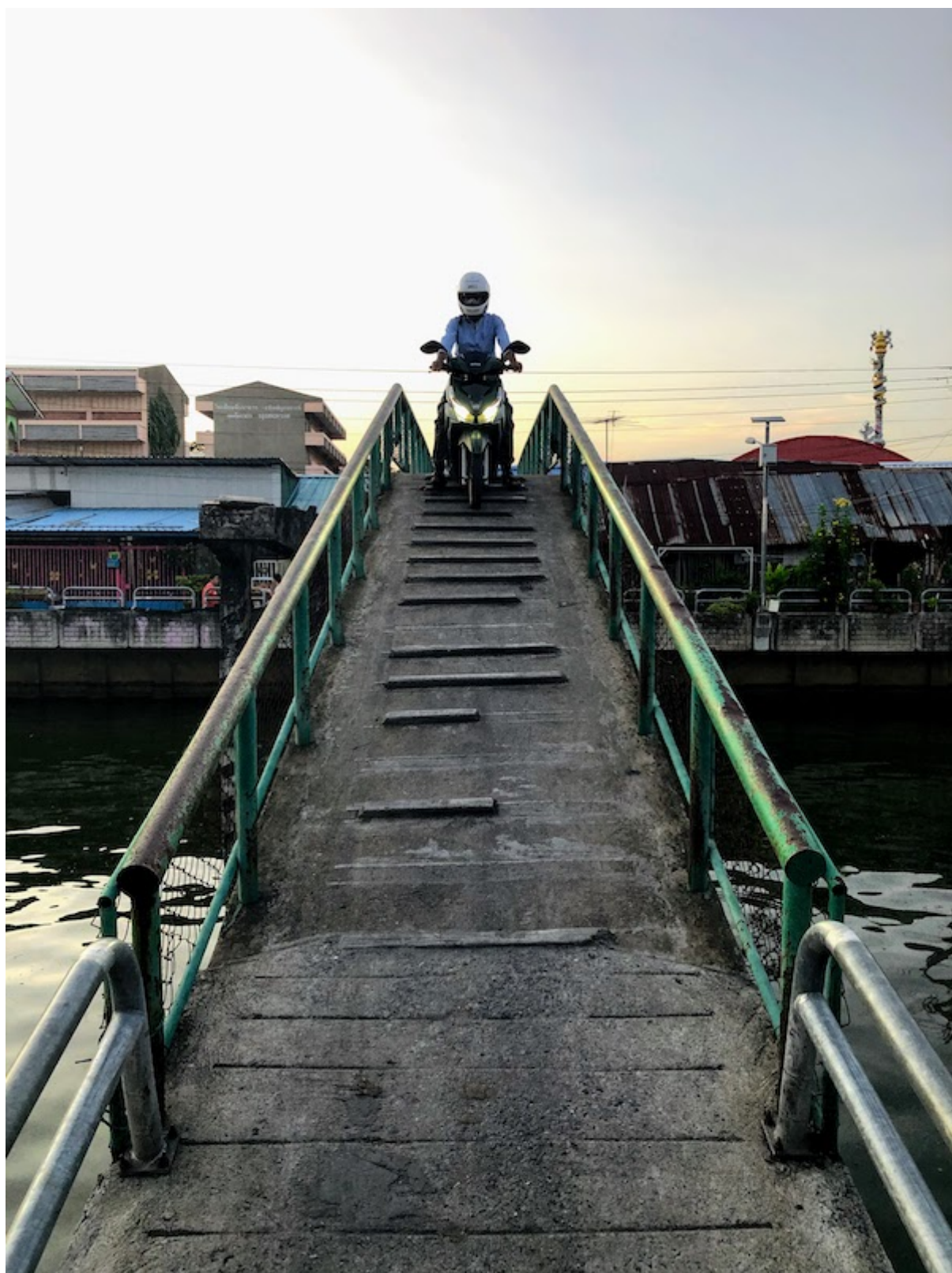


Il n'est pas rare que les passerelles soient abandonnées ou délabrées, quelques centaines de mètres après un signe qu'on n'avait pas su interpréter... Il arrive aussi qu'on nous propose de nous raccompagner vers un axe principal, comme s'il n'était pas pensable que nous soyons venus là autrement qu'en nous perdant.





Parfois, on "remonte" un moment sur l'avenue principale, les rares fois où l'on ne peut pas traverser par-dessous. Le monde d'en haut continue à s'étendre vers toujours plus haut, toujours plus loin. Les travaux en cours laissent imaginer de futures rocade, passerelles, voies d'accès, voies ferrées suspendues...



Au hasard des boucles, on revient aussi régulièrement vers le Khlong Saen Saep,



davantage bétonné. De temps en temps, on a droit à un petit duel avec les motos, surtout aux heures des retours de bureaux. Il va de soi que le piéton s'écarte, mais on s'aguerrit...



C'est la saison des flamboyants, qui ponctuent le paysage juste avant le coucher du soleil.





Les jacinthes d'eau s'en donnent à coeur joie.  
La chaleur ambiante doit aider. Dans certains



bras, elles forment un tapis qu'on aurait presque envie de fouler, si on n'avait pas peur d'y sombrer comme dans un cauchemar.



Les jacinthes sont ramassées dans les canaux où circulent encore des *long tails*, qui pétaradent à intervalles réguliers. J'ai du mal à concevoir vivre en Asie sans disposer de mon propre véhicule... Aussi, je suppose que le conducteur prend son bateau presque aussi machinalement que je prends la moto pour

aller au lycée, pour aller voir un copain ou faire quelques courses.



Le fait de ne pas savoir déchiffrer les panneaux contribue à une sorte de poésie de la décrépitude : elle est partout, et nous renvoie



doublement à l'idée de notre propre passage. Il est possible qu'il y ait un lien, dans ce laisser-faire permanent, avec l'acceptation du caractère impermanent de toute existence qui imprègne l'esprit bouddhiste. Nos voix par là-dessus, notre passage et notre photo donnent à ces instants une grande valeur, comme si on avait le privilège d'avoir pu aller voir jusque là où ça n'intéresse plus personne, au prix de la fatigue dans les muscles, dans les articulations.



Le ciel de mousson nous menace parfois,  
jamais suffisamment pour nous faire renoncer à

continuer à avancer *là-dedans* : ce mélange permanent entre le végétal, la tôle, le béton, l'eau, les odeurs de lessive, les relents de cuisine, la fade pourriture de l'eau.



<https://www.youtube.com/watch?v=9Oe1qtdLg2Q>

On n'y échappe tout de même jamais complètement, et il arrive qu'on se fasse inviter chez des gens qui nous laissent attendre sur leur terrasse, en compagnie de leur moto sagement garée. Et on les regarde tomber, les...

*Guerrières, ô guerrières par la lance et le trait jusqu'à nous aiguillées,  
Danseuses, ô danseuses par la danse et l'attrait au sol multipliées !*





Au hasard d'autres incursions forcées dans le monde d'au-dessus, on se retrouve écrasé par

des panneaux publicitaires géants. Il y a peu encore, ils vantaient des marques d'habits auprès de ceux des autoroutes, suspendus là-haut sur une immense langue de béton, sur le chemin de l'aéroport... C'est un grand vide qui se proclame désormais. Tous ces projecteurs éteints, à eux tout seuls, consommaient sans doute plus d'électricité que tout le village de tôle qui se trouve juste en-dessous. Ce monde-là pourtant n'a pas survécu au brutal rejet de la circulation frénétique des curieux, tous avides d'expériences privilégiées, de marques. Il reste la rouille.



Là où la passerelle s'arrête, à l'est, on fait demi-tour au temple chinois qui nous invite à entrer, avec des lanternes rouges qui se détachent des tons sépias du crépuscule. On reviendra par l'autre bord, pour éviter de prendre exactement la même route.





[https://www.youtube.com/watch?v=443J\\_ajChno](https://www.youtube.com/watch?v=443J_ajChno)

Dans toute cette zone comprise entre On Nut et Ramkhamhaeng, il y a foison de mosquées. Régulièrement, au moment où l'on sait qu'on s'est déjà bien éloigné de notre point de départ, on est surpris par l'appel du muezzin. On ne sait jamais trop s'il dit de rentrer, ou de profiter de la nuit qui s'ouvre devant nous pour continuer.



<https://www.youtube.com/watch?v=nQK-K-OQSwc>

D'ailleurs on arrive parfois si loin qu'on ne sait plus trop où on est. Dans la province de Bangkok, si, pour sûr, c'est la carte qui le dit... Un jour, aux alentours de *Lat Krabang*, sans qu'on soit allé encore assez loin pour avoir atteint le niveau de l'aéroport, les chèvres, les rizières ou les grandes étendues d'eau au coucher du soleil se chargent de nous faire comprendre qu'on est vraiment sorti de ce que les guides touristiques appellent Bangkok.



Alors on va toujours un petit peu plus loin que prévu, parce qu'on n'a plus envie de s'arrêter. Ça donne droit, presque à chaque fois, à un couchant, sauf les jours où le ciel est trop bas. Il me renvoie toujours à l'idée de solitude : ces gens tout seuls dans leur véhicule, entre tous ces mondes que séparent des routes. Il n'est pas d'autre moyen que les jambes (ou le souvenir) pour passer des routes aux canaux, et nous autres au milieu, entre



deux eaux, rentrons toujours une fois la nuit tombée.

## 9. *Chinatown* se remet bien merci !

Mai 2020

Voilà des semaines que les décomptes de transmission locale sont officiellement à zéro... et que le pays est soumis à des règles qui n'ont pas l'air de régenter grand-chose. On se dit que soit l'épidémie est sous-estimée (pas de tests... mais on n'entend pas parler non plus de services d'urgences dépassés), soit ces restrictions sont la planche de salut de l'arrière-garde corrompue aux commandes. Cette dernière voit d'un très mauvais oeil de jeunes générations parler du droit à (se) poser des questions, et saute sur l'occasion de redorer son blason – en mettant en scène sa supposée réussite dans l'éradication de la peste étrangère, qui gangrène notre si belle nation, qui ne tient que par de grandes et belles institutions,

qui ne sont pas du tout archaïques, que défend ce merveilleux régime, qui sauve tout le monde, qu'il faut admirer, devant lequel il faut (littéralement) se mettre à genoux, CQFD. La télévision exhibe moult grandes bouches en coeur pleines de réconciliation, de paix sociale, d'ordre, d'harmonie et de démocratie, tandis que les arrestations (sous des motifs qui craignent tout sauf une ridicule hypocrisie) vont bon train. Nous autres continuons à « télé-travailler » avec des enfants dont la pâleur, même dans *Zoom*, ne trompe pas sur la piètre joie de vivre que le dispositif a réussi à leur transmettre.





<https://www.youtube.com/watch?v=mKcS1wZHpUk>

Pendant ce temps, le *durian* à lui tout seul en fait plus pour la paix sociale que tous les militaires réunis. Sa saison est relativement courte, et c'est maintenant qu'il faut en profiter... La modeste bienveillance des gens qui le vendent à certains coins de rue ferait

presque oublier que ce sont eux les véritables piliers de la nation. Au coin de l'avenue *Phra Khanong* et du soï 41 se trouve le vendeur que je préfère. Ce fruit est cher, et s'en payer, c'est d'abord prendre le temps de s'arrêter. On l'achète le plus souvent pour le partager, ce n'est pas un fruit de solitude. Aussi, masques ou pas, on continue à tapoter les précieux lobes avec une baguette de bois pour estimer la maturité en fonction de la résonance, on discute de la provenance, de la variété, on observe la fraîcheur de la tige, on tâte, on fait tâter, on se tâte... on le goûte et on le fait goûter, on prend le temps, on donne des nouvelles du petit, on s'aborde entre clients, on se délecte même de l'attente. La marchande était enceinte l'année dernière, désormais son bébé dort derrière l'éventaire, insensible au ronronnement permanent de la circulation, ou même bercé par lui, dans un recoin aménagé sous la bâche. On s'amuse d'un ventre déjà

rond à nouveau : le suivant arrive bientôt. Peut-être celui-là écrira-t-il ses souvenirs d'avoir dormi à l'ombre d'une bâche récupérée sur un panneau publicitaire ?



Là-dessus, voilà qu'un matin de hâtive (quelle erreur !) préparation d'oolong, je bousille l'un des deux becs verseurs de la si belle théière de V. Elle l'avait elle-même ressortie d'un placard à mon intention – amusée sans doute de m'avoir vu comprendre



(si tard) que pour le goût, il faut de la terre et du *culottage*, amusée de me voir me rendre compte qu'elle l'avait depuis des années sans que je l'aie jamais aperçue – avant d'en avoir besoin... Oh, elle fonctionne encore, sans dégoulinades même ! Mais elle a perdu sa parfaite forme, et n'a désormais plus qu'une valeur d'usage. Rajoutons qu'au mois de mai, c'est l'anniversaire de V. (presque un peu tous les jours puisque, habituée à me voir oublier, elle pense assez régulièrement à me le rappeler). Alors puisqu'il était question d'y aller depuis un moment, puisqu'il est question de mesures allégées (même si l'école n'a pas rouvert), puisque le droit d'acheter de l'alcool est revenu, que les magasins rouvrent, puisqu'on a la moto, puisqu'il faut une théière et du thé, on peut bien aller faire un petit tour à Chinatown.



La règle, en Asie, c'est de vendre le plus vite possible. Pas question de palabres... Aussi est-

ce le règne du trimballage en deux roues et du fauillage : il faut aussi que ça parvienne vite, et en petites quantités au besoin. On n'est pas encore, en Thaïlande, au niveau du Viêt Nam, mais la capacité à trouver des combines progresse proportionnellement à la croissante proximité des zones de marchés. À Chinatown, tout semble se densifier : la population, les étalages, les ruelles... On ne sait souvent plus discerner la limite entre l'habitat privé, le garage pour la moto, le magasin (souvent le premier est juste au-dessous du second), la cantine de rue, l'étal proprement dit... Il n'est donc pas étonnant qu'on ait trouvé une solution pour trimballer du gaz, afin que la baraque à beignets de continuer à alimenter les chalands à toute heure du jour ou de la nuit. J'imagine qu'une panne s'arrange en moins de vingt minutes. Cette moto-là a le mérite d'avoir été rentabilisée... La selle en plastique, trouée, a été recouverte de plastique pour éviter que le



rembourrage inondé se mette à mouiller les fesses après une pluie. Ça sent l'huile et ça pétarade, le bon vieux deux-temps – de l'époque où une moto ne s'achetait que si l'on savait qu'elle tiendrait vingt ans...



Les restaurants, même dans la rue, n'ont eu le droit de rouvrir qu'à condition que les gens attablés soient séparés : plus question de se tenir le crachoir. Dans ce quartier, on a vite trouvé une solution pour continuer à se voir, puisque tout est disponible immédiatement ou presque : quelques tuyaux de PVC pour canalisations et du film plastique, un peu de ruban adhésif pour éviter que ça glisse, une petite bouteille à pression unique emplie de gel, l'autre d'alcool, et le tour est joué pour obtenir l'agrément.



<https://www.youtube.com/watch?v=DICyaEkTIMY>

P. et C., plusieurs fois, avaient appelé de France sur "Whatsapp" alors que C. et moi nous promenions dans les khlongs. C'était la fin de matinée pour eux, l'après-midi pour nous, et d'un fuseau à l'autre, nous pouvions



même nous voir. Un jour, nous avons associé à la *conversation vidéo* en plein air des adolescents curieux qui rentraient de l'école et nous abordaient, ravis de faire des coucous à un couple d'inconnus dans un pays lointain. Les avions ne volent plus, les frontières sont fermées, les gens restent chez eux en Europe, et nous ne savons pas quand nous pourrions rentrer... mais une partie de ce que j'avais imaginé à dix ans s'est réalisée au-delà de mes attentes : je pensais qu'en l'an 2000, quand j'aurais TRENTE ans et que je serais déjà vieux, les voitures voleraient comme dans les BD de Moebius, et il y aurait des cabines téléphoniques où l'on pourrait même voir l'interlocuteur sur un écran... Voitures volantes mises à part, on peut désormais se voir sur un écran portable à plus de dix mille kilomètres. Et comme tout le monde ici accepte bien volontiers la caméra, ça me permet d'envoyer, entre deux coupures, un petit film commenté à travers le masque : la

vie reprend ici, et on aimerait seulement pouvoir être ensemble à ce moment là pour partager une petite part de cette trépidation.



Au magasin de thé *Sen Xing Fa*, le vendeur a de bonnes habitudes : il fait goûter, et ne s'emmêle pas les théières. L'eau bout régulièrement et automatiquement dans sa bouilloire en verre qui se remplit d'elle-même lorsqu'elle est vide, devant l'éternelle carpe bossue dans son aquarium. Il interpelle l'autre vendeur

(revenu avec une soupe pleine d'ail qu'il mange à grand bruit sur la table d'à côté), et discute avec lui en chinois. Il sait aussi repérer le client et lui proposer des thés en fonction des goûts qu'il manifeste... Venus en quête d'un oolong taïwanais, on est orienté vers le bon rayon, celui des thés en vrac, dans de grands bocaux de verre... Il s'amuse un peu de nous voir nous extasier sur un thé qu'il considère comme quelconque, et puis nous indique qu'on ferait tout de même bien de renifler le bocal qu'on n'osait pas regarder, celui à 20.000 THB le kilo... avant, bien sûr, de nous proposer de goûter. C'est le moment de s'asseoir et de discuter. Une heure et demie plus tard, on repart évidemment avec cent exorbitants grammes de *Da Hong Pao*, avec une boîte en terre pour en conserver le goût, avec une de ces précieuses théières en terre-qui-ne-crisse-pas-quand-on-fait-tourner-le-couvercle, et qu'on fait sonner du bout de



l'ongle pour vérifier l'absence de toute fêlure. V. avait rusé : elle avait mis les bonnes couleurs, et a précisé que c'était son anniversaire. Avant tant de bons augures, on a eu droit à ce que la boîte soit gratuitement remplie d'un *Oriental beauty* (tellement bon qu'il me fera revenir par la suite pour refaire les stocks), et on nous a fourni tous les petits accessoires qu'on utilise pour saisir le couvercle ou les tasses, extraire le thé de la boîte... Aucun chichi : effectivement, le goût n'a rien à voir en fonction de la théière, du temps d'attente... Est-ce qu'on saura seulement s'y retrouver nous-mêmes, à la maison ?



Avant de rentrer tôt pour éviter les bouchons (même à moto, il faut prévoir...), on a le temps

de constater que les inventions ne manquent pas, qu'il y a même une certaine hiérarchie dans le raffinement des styles sanitaires. C'est sûr qu'on y reviendra, au quartier chinois...



## 10. Vers *Sai Yok* et au-delà

Fin mai 2020

On a plusieurs jours pour souffler, fin mai, et on hésite un peu à quitter la région de Bangkok parce que les restrictions de déplacement d'une province à l'autre sont encore dans les mémoires. Mais ça fait aussi un moment qu'on n'entend plus parler d'autre chose que de manifestations plutôt que d'hôpitaux surchargés, et qu'on nous parle d'allègements des mesures... et même d'un retour véritable à l'école plutôt que derrière nos écrans. On se renseigne, il y a des hôtels à des prix imbattables dans la région de Kanchanaburi, et pas de restrictions annoncées. On va donc se mettre au vert quelques jours. D'expérience, pour avoir plusieurs fois été dans la région, je sais qu'il faut remonter un peu au nord de la ville pour retrouver la vallée qui remonte vers

la Birmanie – cette fameuse zone où, le long de la rivière *Kwai* (qu'on prononce [kwɛ]), les Japonais avaient tenté de construire une voie de chemin de fer qui aurait constitué un axe essentiel vers la Birmanie, en utilisant comme main d'oeuvre les prisonniers de guerre. Par là, plus au nord, on échappe aux pseudo-vestiges historiques de la ville de Kanchanaburi (où l'on visite un « pont de la rivière *Kwai* » qui n'a jamais été celui que le fameux film – lui même très loin de la terrible réalité – met en scène). C'est plutôt du côté Sai Yok, près du *Hellfire Pass*, que ça se passe...



Seulement voilà, le vert, ça commence toujours par du gris, dans ce pays. En plein cagnard, il faut se coltiner les bouchons pendant de longues minutes, avec le char d'assaut qu'on m'a loué moins cher qu'une berline, va comprendre pourquoi... Surtout, ne pas m'énervier ...ni de chez moi à l'agence où je suis allée en moto-taxi, ni de l'agence à chez moi où je récupère ma valise, ni de chez moi au point de ralliement avec C. qui attend au



bord de l'avenue Sukhumvit, prête à sauter dans la voiture pour éviter une huée de claxons indignés. Je ne regrette pas d'avoir loué un véhicule qui permettra d'éventuels détours vers l'ouest, dans les chemins défoncés qui conduisent à la frontière.



Le plus long, c'est de sortir de l'immense Bangkok. C'est une fois que la circulation est devenue moins dense que, instinctivement, on se rend compte qu'il est temps de faire une

pause. Ça fait une heure et demie qu'on n'en finit pas de sortir, d'éviter des motos de justesse, de se dire que non, c'est pas possible d'être aussi con au volant et tenir aussi peu à la vie, mais qu'en fait, si, qu'il faut s'y faire, et qu'il faut continuer à éviter des motos de justesse, et à se dire que non... *ad libitum*. À la station service, on sait qu'on trouvera un *Amazon Coffee*, des fruits, et, toujours à gauche, vers l'arrière, le long de la haie qui sépare la station de l'habitation contiguë, ces alignements d'urinoirs dont pas un ne s'abstient de fuir – sans oublier l'éternel distributeur de capotes à 10 THB au fond, vide depuis belle lurette puisqu'elles se vendent toutes au 7/11 de la même station. Les modèles de pissoires varient parfois, comme ici sur la colonne de droite, au gré des mises hors service et réhabilitations. Dans les zones plus rurales, ce sont des grands bacs en métal, avec quelques lamelles en guise de séparation d'un pisseur à

l'autre. Je me suis toujours demandé s'il se trouvait vraiment vingt-quatre personnes à se soulager en même temps. Mais à voir les flots de bière qui coulent dans les gros bus touristiques à deux étages, à rideaux rouges, à néons bleus et à musique à fond, on se dit que ce doit être possible ; ils ont beau, ces bus-là, depuis l'interruption brutale du tourisme, ne plus se montrer depuis plusieurs mois, qu'on craint tout de même devoir affronter la menace permanente de leurs chauffards de chauffeurs et supporter tout ce qu'ils génèrent d'hyperbolique en matière de déchets.





Il faut environ trois heures pour commencer à se dire qu'on a vraiment changé d'endroit sans presque s'en rendre compte. On a déjà contourné la ville de Kanchanaburi et ses attractions, et on a continué au nord, sur la 323, qui conduit jusqu'au col des trois pagodes, loin, très loin encore devant. Mais la couleur de la terre a changé. Pour peu qu'on s'écarte un instant de la route 323, on s'offre un avant-goût de ce qu'on est venu chercher...

Alors je fais un bref détour depuis la route principale, le temps de regarder le soleil et de prendre une photo vers la droite...



...tandis que C. prend une photo sur notre gauche. Le soleil, que je voulais avoir vu avant d'arriver à l'hôtel (qui est encore à quarante-cinq minutes de là, plus au nord, et où l'on s'installera alors qu'il fera déjà presque nuit), on l'a dans la figure, mais c'est l'heure où il est doux.





Le *Home Phutoey* est idéalement situé en hauteur, au dessus d'une courbe de la rivière



qu'on peut admirer au petit déjeuner. Et surtout, il est à deux pas d'un sentier qui, aménagé, longe la rivière à travers la forêt et conduit à un village Môn. De temps à autre, on a un point de vue sur la rivière. Après avoir traîné durant la matinée, c'est l'heure la plus chaude qu'on choisit pour se lancer dans une promenade. On profite d'être à l'ombre des arbres pour échapper à la brutalité du soleil, mais pas à sa chaleur ni à l'épaisseur de l'air. On n'en savoure pas moins la tranquillité siesteuse qui s'impose, y compris aux oiseaux. Restent les fourmis qui entreprennent quiconque s'arrête plus de dix secondes, qu'il soit ou non imbibé d'essence de citronnelle. Plus que tenaces, elles sont redoutables et obligent à écourter les moments de contemplation qu'on cherche à s'offrir. Ce n'est pas un truc tropical, la contemplation avec fourmis.



On tombe sur des habitations mêlant tôle, végétal et isolement. Il m'est impossible de ne pas me demander à quoi ressemble une semaine complète dans une maison de ce type. Rien qu'en ville, j'ai du mal à ne pas regarder un bâtiment sans imaginer à quoi ressemblerait la chambre où j'aurais une vue sur la rue en-dessous – et toute une vie à mener là-dedans. Quand j'étais enfant et que nous passions l'été à S., il fallait faire quelques kilomètres à vélo

pour aller chercher de la farine ou je ne sais quoi à T., chez la seule épicière de « l'agglomération de commune ». C'était de l'amusement de vacances, et le trajet comptait bien plus que ce qu'on en rapporterait ; la grande côte au départ, la récompense de la grande descente à l'arrivée (on passait par un plateau), les courses, l'été. On avait de toute façon des stocks, un réfrigérateur, une cave... et ça nous paraissait toute une aventure une fois revenus à B., juste avant la rentrée, dans la "ville" de sept mille habitants à l'époque, où la boulangerie et le *Codec* étaient au bout de la rue.





« Au bout de la rue », ici, c'est vite réglé, comme idée. Certes, en termes d'urbanité, il y a la berge. Et de l'humain partout, ne serait-ce que dans la découpe du bambou qui sert à tout. N'empêche qu'en passant plus près de la maison flottante, on repère la *Honda Wave* garée juste à l'entrée de la passerelle en bambous, justement. Elles (la moto, la passerelle) relient à tout le reste *quand même*. D'un bureau feutré au Japon à ici, il y a le passage d'une marque.





Et nous voilà comme des idiots « dans » le village signalé sur les cartes... C'est un temple

qui sert de repère. Nous autres ne savons pas le « lire » ni raconter les histoires qu'il faudrait toutes connaître pour comprendre la raison des griffes dorées, de la gueule ouverte et de la flamme. On se tait un peu devant la « magie du lieu » tout de même. Le *HDR* automatisé dans l'appareil fait le reste, c'est à dire qu'il récupère des ombres et des hautes lumières, comme le faisait autrefois la pellicule argentique. Le plus étonnant, c'est qu'il n'y ait personne, et que lieu soit tout de même *habité*. Nous autres mécréants en retenons cette idée d'une spiritualité qui nous échappe, mais qu'au moins, nous avons l'impression de sentir.





Cette grande maison à proximité du temple semble servir de repère dans le village : on y voit des hommes réunis, un grand espace ouvert avec des chaises, où l'on peut s'assembler. J'y imagine des palabres et des décisions. La fiche *Wikipedia* sur les Mône ne me renseigne pas particulièrement sur l'organisation sociale. Peut-être s'agit-il d'un lieu où se retrouvent davantage des gens qui prient que des gens qui décident des lois... Faute d'en

connaître la fonction, on se contente de lui imaginer un statut.



Ce qui témoigne d'une grande force collective, c'est une sorte de toit qui abrite tout le monde et autour duquel le village s'organise. Une rue tropicale abritée, en quelque sorte. On n'oublie pas que les pluies sont torrentielles à la mousson. On peut y parcourir de longues distances et passer d'un bout à l'autre du village à l'abri du soleil ou des orages.





<https://www.youtube.com/watch?v=eLQN9qF3IQQ>

Le long de ces « avenues » en croix, des entrées de maison sont signalées par de doubles poteries. Face à la force des signes, on se sent gênés de passer au milieu des conversations... mais il semble qu'on soit l'objet de moins d'attention qu'on pourrait le supposer. Un homme qui nous voyait hésiter au croisement de deux sentiers nous a (davantage montré d'un geste que) dit que nous retrouverions par là le chemin principal, et n'avait pas l'air de nous considérer comme des intrus. Alors on se permet la traversée du



village. On salue maladroitement en thaï, tout en sachant que ce n'est pas la langue qu'on parle ici.



Le soleil tape dur au-dessus, contre les frondaisons haut-perchées, et ne perce ici-bas qu'avec une relative douceur. Curieusement, notre étouffement provient moins du ciel écrasant que du bruit assourdissant des cigales... et de l'humidité permanente qui ne permet plus vraiment de discerner son propre



corps de celui des plantes et de la terre tout autour.



Au-delà du village proprement dit, le sentier, par le soin qu'on a pris à l'aménager, prend une dimension spirituelle, comme si les hu-



mains qui passent régulièrement par ici souhaitent signaler une autre présence qu'eux-mêmes, qu'ils respectent, incarnée dans la forme qu'ont pris les éléments, la paroi de roche en surplomb, les plantes, la terre... comme autant de signes de quelque chose qui les regarde.



Alors des mains laissent successivement leur réponse, et les bâtons s'accumulent. Ils ont l'air, dans leur fragilité, de soutenir à eux tout



seul l'immense roche prête à tout écraser – et peut-être de l'implorer, ne serait-ce qu'un petit peu.



Des signes plus anthropomorphes rappellent la présence des intercesseurs, sous le regard supposé bienveillant du plus illuminé d'entre eux. Avec leur bol de mendiants, ils indiquent le chemin de l'humilité.





Ce Bouddha-là touche davantage que les autres, justement, par sa simplicité. Avec ses



bras le long du corps (peut-être dans la position de bienveillance *Mettakaruna-Mudra*, peu documentée dans les inventaires), il a presque l'air un peu ébahi de ceux que, dans le village, tout étonne. Il regarde la rivière, d'où on l'aperçoit en bateau – quand on connaît.



Là-haut, les cigales continuent leur chambard. Il s'y mêle le sifflement strident et continu d'un oiseau que je n'ai jamais réussi à voir et qui, paraît-il, est minuscule.





Le chemin du retour nous fait à nouveau traverser le village Môn et apercevoir l'école. Je ne compte que huit chaises (dont l'une a un dossier incomplet) et un bureau.



Sur le seuil, on se demande combien de mains ont laissé la trace de leur génération. L'une d'elle, dans le premier tiers en haut à gauche, s'est écartée avec une application que je trouve attendrissante.





Les alphabets se mélangent au tableau, que surmontent les portraits obligatoires. Récemment, on a entendu parler en France des décrocheurs d'icônes politiques dans les mairies (manière de leur reconnaître un pouvoir...)... Il y aurait de quoi décrocher, ici. C'est peut-être une manière de refuser ces lointaines autorités que d'inscrire la Birmanie en premier, tout en haut du tableau, dans la liste des pays de l'ASEAN.





Un autre temple, à peine à l'écart du sentier principal qui traverse le village, me rappelle les



tryptiques en Europe, commandés par des notables qui payaient pour apparaître face au Christ, en orants pleins de vertu. Mais j'ignore qui est ici représenté.



On devine qu'il faut craindre l'être en bleu et lui laisser une place, pour, sans doute,

échapper à son arme, couverte du sang de ceux qui l'ont trop négligé.



De tout cela, le *tukay* (prononcer [tukɛ]) du soir semble bien se moquer, quand il se remplit d'air avant de lancer une série de petits cris presque narquois qui rappellent les jouets pour enfants – et dont on trouve des traces sur Youtube. On préfère évidemment le savoir dehors que dans sa chambre : il chante la nuit.





Le lendemain, la pluie de mousson paraît sans cesse vouloir tomber sans jamais le faire franchement... On tente malgré tout une escapade en voiture vers la frontière birmane, passant d'une petite route à une route toujours plus petite, jusqu'au moment où la crainte de ne plus pouvoir faire demi-tour nous conduit aux limites de notre curiosité. Un peu après ce passage un peu étroit et humide, je me dis que, décidément, pour aller encore plus loin, on ne

pourrait plus faire autrement qu'à pied, ou avec le *trail* que je me félicite presque de convoiter depuis quelques mois. Là où le GPS décroche, et où on va peut-être passer une frontière sans presque s'en rendre compte, on se rappelle que c'est déconseillé, alors on reste sages et on rentre par là où on est venu, après un demi-tour acrobatique.



On reste au vert comme ça quelques nuits... et puis il faut se coltiner la route du retour. Ça

me rappelle que R. exprimait son sentiment de toujours se rendre en Asie d'un endroit très beau à un autre – sans jamais pouvoir faire autrement que traverser d'interminables zones toutes plus laides les unes que les autres. Force est de constater qu'il ne reste d'arbres que quelques rescapés de la grande folie de déforestation qui affecte la Thaïlande depuis un demi-siècle.





On prend le temps tout de même, juste avant de rentrer vers Kanchanaburi, de faire un arrêt



au temple Prasat Muang Sing. C'est à une quarantaine de kilomètres de la ville, et pourtant...



...c'est un temple du XIIe-XIIIe siècle, dans le style du célèbre *Bayon* au Cambodge, et c'est le temple khmer le plus à l'ouest qu'on

connaisse. C'est une bonne façon de se rappeler l'histoire, la vraie, pas celle des manuels nationalistes qui tentent de faire oublier que les Khmers étaient là bien avant que se développe le royaume de Thaïlande... C'est peut-être l'une des raisons qui fait qu'il est manifestement assez peu documenté. Si je ne me trompe, *Prasat* désigne un sanctuaire, *Mueang* désigne un pays, et *Sing* un lion. Quelque chose comme « le sanctuaire du pays du lion » ? C'est surtout le *Bodhisattva* qui retient l'attention et la ferveur des visiteurs, lesquels continuent à y coller des feuilles d'or.





Au retour, lorsque après avoir déposé C., après avoir rendu la voiture à l'agence, je tra-

verse le pont qui enjambe l'avenue Phetchaburi et me ramène chez moi (pas de passages piétons), je suis frappé par la faible densité de circulation d'un dimanche de *Covid*. Habituellement, c'est un interminable embouteillage. Là-dedans on tient par la certitude d'y trouver sans cesse des repères et des refuges d'humanité. La pluie qui s'épaississait là-haut vient peut-être de nous rattraper depuis la frontière birmane.